Oshmonek

Ma jeune collègue de bureau

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Oshmonek

Ma jeune collègue de boulot

© Le jardin d'Aphrodite - Février 2018

Sommaire

Chapitre 1 **3**

Chapitre 2 **9**

Chapitre 3 **15**

Chapitre 4 **19**

Chapitre 5 **25**

Chapitre 6 **37**

Chapitre 7 **45**

Chapitre 8 **53**

Chapitre 9 **61**

Chapitre 10 **73**

Chapitre 1

« Vous avez un message » me dit ma boîte mail. J'en reçois 50 par jour et je n'en lis pas la moitié. Je décide cependant d'ouvrir celui-ci car il est intitulé « Surprise ! » et l'expéditeur est masqué. Je l'ouvre juste par curiosité. Pas de commentaires ; juste une pièce jointe, une photo surprenante : il s'agit à l'évidence d'un téton rose, bien dressé et de bel aspect.

L'image m'amuse, alors je réponds dans la foulée : « Que me vaut cet immense plaisir ? » Autre message, et toujours aucun commentaire ; juste une photo toujours prise par un téléphone me montrant cette fois-ci un sein entier. Joli et bien proportionné, il semble lourd et ferme ; il me donne une envie folle de croquer dedans.

« Très joli ! Il a sûrement un frère que j'adorerais rencontrer également. »

Plus de message. Aurais-je été vulgaire ? Peut-être une erreur de destinataire ?

Plus d'une heure passe, et alors que j'abandonne l'espoir d'un nouveau message sexy, mon portable me signale lui aussi un message. Je regarde et me rends compte qu'il est en mode silencieux et que quelqu'un a essayé de me joindre en me laissant un message. Je consulte mon répondeur et entends alors une voix haletante de femme qui visiblement se donne du plaisir seule. Elle ponctue ses phrases de gémissements tous plus excitants les uns que les autres

et de mots comme : « Viens, rejoins-moi, je suis juste à côté, je veux ta queue... »

Je m'en veux de n'avoir pas eu ce message en direct.

Ma belle inconnue me cherche, et moi je bande comme un cerf, seul dans mon bureau.

Nouveau selfie : cette fois, la poitrine est sagement cachée sous un chemisier blanc et un vêtement noir, mais le cadrage ne me permet pas de découvrir qui en est l'auteur.

⋆

C'est l'heure de déjeuner. Je rejoins un groupe de collègues qui part au restaurant d'entreprise, groupe majoritairement féminin composé de mes collègues du service clientèle.

Parmi elles, plusieurs jolies femmes, et peut-être même l'auteur de mes mystérieux messages.

La seule qui ne me laisserait pas indifférent, c'est Virginie. Elle est jeune et jolie. Oui, je sais, c'est cliché, mais c'est bien le cas. Elle n'est pas belle comme ces statues grecques de déesses de beauté, mais jolie, et surtout bien faite. Un visage souriant aux traits fins, de longs cheveux bruns ; toujours bien habillée et parfumée. Un corps bien fait, avec apparemment de beaux seins ; un peu large au niveau des hanches, mais rien n'est sûr car je ne la vois que peu, et souvent vêtue de son manteau.

J'ai remarqué qu'elle me regarde souvent lorsque nous déjeunons à la cantine de l'entreprise, qu'elle prend le temps de venir me saluer dans mon bureau tous les matins – en coup de vent, certes, mais avec application – et que lorsque nous nous croisons dans le couloir, elle se retourne sur moi (je le sais car j'en fais autant).

Seulement voilà : j'ai plus de 40 ans, et elle à peine plus de 20. Je suis marié et père de famille alors qu'elle est libre comme l'air. Et puis je dois bien avouer que je ne souhaite rien changer à ma vie qui me plaît ainsi.

Sur ces bonnes paroles politiquement correctes, revenons à ce fantasme.

Depuis des jours, je l'imagine entrer dans mon bureau, fermer la porte derrière elle avec un regard gourmand et me jeter au visage un « Prends-moi maintenant et ici ! » ; mais rien de cela n'arrive. Résigné, je me contente de la dévorer des yeux dès que j'en ai l'occasion, et là je me prends à imaginer que c'est elle qui a envoyé ces photos.

Le déjeuner se passe sans relief particulier. Je suis toujours dans le doute car elles sont au moins trois à porter le même genre de chemisier blanc, et qui un gilet noir, qui un foulard noir... Bref, impossible de savoir.

Sur le chemin du retour, je détaille Virginie et sa jolie petite jupe noire. Un peu courte, elle permet de découvrir de belles jambes aux cuisses musclées et gainés de collants... couleur chair (beurk ! faute de goût) ; elle a cependant de jolies fesses rondes, et mon esprit se met à vagabonder sur cette partie charnue de son anatomie.

C'est elle qui me ramène à la réalité :

— Franck ! Tu rentres avec nous ou tu reste là à rêver ?

— ... Je rentre. Excuse-moi, j'étais ailleurs.

— J'ai vu...

Me voici donc de retour derrière mon bureau. Je me replonge dans mon boulot avec difficulté, mon esprit étant plus à la forme des fesses de ma collègue qu'à mes statistiques.

« Nouveau message »

Je l'ouvre instantanément. Cette fois, pas de photo mais quelques mots : « Tu n'as toujours pas trouvé ? Je t'ai vu chercher ; le jeu est amusant. »

Je lui réponds aussitôt : « Oui, le jeu est amusant, et je suis joueur. Alors je propose que si je trouve avant ce soir sans faire défiler les prénoms de toutes mes connaissances, je te donne un gage. OK ? »

Sa réponse ne se fait pas attendre : un simple « OK » et une photo que j'ouvre immédiatement : ce n'est ni plus ni moins qu'une image cadrant sur une culotte noire en coton, toute simple. Cependant la photo comporte un détail que je reconnais immédiatement : dans sa partie basse, j'aperçois la ceinture d'un collant... couleur chair (re-beurk !) qui a été baissé pour photographier cette culotte.

J'envoie cette réponse : « Virginie, tu as un gage : je veux que tu viennes dans mon bureau dans l'instant et que tu ouvres ton chemisier pour me montrer tes jolis seins. »

Osera-t-elle ? Pour le moment, le jeu se passait à distance et sans réelles implications. Un simple échange, certes un peu chaud, mais pas réel. Là, je passe à la vitesse supérieure et je ne sais pas si elle est assez folle pour me suivre.

Elle l'est ; j'entends des pas dans le couloir. Ma porte s'ouvre et... c'est mon collègue Fred !

— Tu viens boire un café ?

— Oui, je te rejoins dans un instant ; je finis avec ce gros dossier...

Il referme et je l'entends descendre l'escalier. La porte s'entrebâille quelques secondes après, et Virginie passe la tête.

— C'est moi, le gros dossier ?

— Non, non pas du tout, mais il fallait...

Je ne fini pas ma phrase : elle est entrée, a repoussé la porte derrière elle et s'y adosse. Elle défait doucement chacun des boutons de son chemisier ; sa poitrine est généreuse et semble vouloir s'échapper seule de ce carcan. Tout en réalisant ce délicat effeuillage, elle me regarde droit dans les yeux.

Je me lève et m'approche, appuie ma main contre la porte juste à côté de son visage et me penche sur son décolleté. Je caresse doucement la chair laiteuse à la lisière du soutien-gorge, puis ma main glisse dans son dos pour en défaire l'agrafe.

Ses seins enfin libérés défient la pesanteur et se dressent fièrement. Je les caresse doucement, les soupèse, en effleure le téton du

bout du pouce. Il réagit vite ; la chair est douce et bien ferme. Je presse doucement, et elle semble aimer. Je passe rapidement ma langue dessus pour le goûter puis le lâche. Je retourne à ma place, la laissant plantée là, chemisier ouvert, soutien-gorge dégrafé, toute poitrine dehors.

J'ai repris le contrôle du jeu, et malgré une énorme érection je ne vais pas aller plus loin ; je me contente de la regarder. Tout en se rhabillant, elle me demande :

— Et c'est tout ?

— Oui : c'était le gage, et tu as fait ce qui était prévu ; mais si tu veux, nous pouvons continuer de jouer, car c'est bien un jeu et j'ai beaucoup d'idées et d'envies te concernant. Alors si tu en accepte les règles, nous pouvons jouer.

— C'est quoi, les règles ?

— Simple. Tu poses des questions ; si je réponds bien, je te donne un gage. Si je réponds mal, tu as le droit de choisir entre la découverte d'un nouveau jeu ou un plaisir sexuel.

— Découverte ? Tu me prends pour une débutante ? minaude-t-elle, la mine boudeuse.

Je vois bien qu'elle attendait plus de sa visite dans mon bureau.

— Non, mais je pense que je peux te faire découvrir des choses, si tu en as envie. Mais profitons et ne nous pressons pas trop : le plaisir n'en sera que plus grand.

— Dans tous les cas, c'est toi le grand gagnant. J'accepte quand même le jeu ; mais si tu perds, c'est moi qui te donne un gage.

— OK, je suis joueur. Alors à demain pour jouer ?

J'ai accepté, et maintenant qu'elle a fini de se rhabiller j'ouvre la porte pour aller rejoindre mon ami Fred à la machine à café.

Chapitre 2

Et dire que je pensais finir la journée sur cette note laissée en suspens... Mais c'était sans compter sur la pétillante Virginie. Il faut dire que je l'avais visiblement laissée sur sa faim et qu'elle ne comptait pas en rester là.

Tout l'après-midi j'étais resté suspendu à mon portable avec des clients et des fournisseurs, enchaînant les appels et les messages, quand je reçus un nouveau SMS de la demoiselle. Nouveau message, nouvelle photo, et une question : « Où cela se trouve-t-il ? »

J'ouvre la photo : un grain de beauté sur sa peau. Bonne question. Où est ce grain de beauté ? J'ai beau agrandir la photo, la tourner et scruter le moindre détail, je ne trouve pas. Je ne vais pas lui répondre de suite et prendre mon temps, la laisser mariner...

D'un coup, une idée me vient : en fait, je l'ai déjà vu, ce grain de beauté. Je reprends les précédentes photos qu'elle m'a envoyées dans la journée et les étudie de très près. En agrandissant la seconde photo de son sein, j'aperçois la petite tache brune sur le bord de l'image, entre ses deux seins.

Réponse par SMS : « Cette malice se trouve entre tes seins. Tu as un gage ! »

Elle me répond :

« Observateur ! OK pour le gage. »

« Rien de sexuel ; pour demain, voici ton dress code : bas noirs, jupe ou robe noire, un haut plutôt transparent, escarpins assortis, et pas de sous-vêtements. »

« Pas de sous-vêtements ? »

« Oui, et je vérifierai ! »

Je sais que je la provoque ; je ne suis pas sûr qu'elle jouera le jeu. Elle est jeune, et habituellement pas du tout dans la provocation. Je la pousse volontairement vers un comportement qui ne lui est pas familier ; mais après tout, c'est elle qui a voulu jouer. On verra demain.

Je ferme mon ordinateur, range mon bureau et me prépare à partir. D'un coup, la porte de mon bureau s'ouvre et Virginie se glisse à l'intérieur ; elle referme derrière elle et se cale le dos contre la porte.

— Tu pensais t'en sortir comme ça ? J'ai eu envie de toi toute la journée, et tu penses que tu vas me laisser dans cet état jusqu'à demain ?

— Demain ? Bien plus, ma belle : nous jouons, et pour obtenir ce que tu veux, il te faut gagner. Pour le moment, c'est moi qui ai la main.

— Alors je fais comment, moi ? J'ai une énorme envie et je suis trempée.

— Si tu es trempée, enlève ta culotte ; si tu as une grosse envie, caresse-toi toute seule.

Elle me regarde droit dans les yeux :

— D'accord, je vais faire ça. Mais ici, maintenant, et devant toi !

— Je n'ai pas vraiment le choix puisque tu bloques la porte.

Elle ne prend pas le temps de répondre. Elle se déchausse, remonte sa jupe sur ses hanches et se baisse pour rouler ses collants qu'elle fourre dans son sac. La culotte, aperçue sur un selfie ce matin, prend la même direction.

Son sexe est bien épilé ; il ne reste de sa toison qu'un ticket de métro fort agréable à l'œil. Elle ne perd pas une seconde ; ses doigts commencent à investir son intimité. Elle ne s'est pas déplacée et reste appuyée à la porte ; ses yeux n'ont pas lâché les miens, et elle

commence sa masturbation avec un regard plein de désir braqué sur moi. Ses mains s'activent ; deux doigts sont enfoncés dans son vagin tandis que son autre main caresse son clitoris de plus en plus rapidement. Elle halète de plus en plus.

Moi, je suis toujours assis derrière mon bureau (bien en peine de me lever avec l'érection compressée dans mon jean) et je ne lâche pas son regard dans lequel je vois, en plus du désir et de la jouissance qui monte, une supplication, un « viens m'aider », mais je reste imperturbable (en apparence, du moins). Elle va jouir, je le vois : ses gestes sont plus saccadés, ses jambes tremblent et fléchissent pour se pénétrer plus profondément avec ses doigts qui l'envahissent.

Elle jouit dans un long râle qui a dû s'entendre dans tout le bâtiment. Je vois ses doigts se crisper et arrêter leur manège, ses jambes se détendre et son regard s'envoler. Elle ferme les yeux un instant pour profiter de son plaisir. Quand elle les ouvre à nouveau, son regard s'est légèrement voilé. Elle me lance :

— Tu me le paieras au centuple !

Le ton est joueur ; je lui réponds :

— Si tu me laisses faire, tu seras remboursée comme il convient.

Elle rabaisse sa jupe et quitte mon bureau avec juste un « Bye ! »

Moi, je vais attendre avant de quitter le bureau ; attendre que mon érection se calme un peu.

⋆

Le lendemain matin j'étais – je dois l'avouer – de bonne heure au bureau, ce qui n'est pas vraiment dans mes habitudes. J'attendais l'arrivée de Virginie avec une impatience que je ne laissais pas transparaître de peur d'être démasqué par d'autres.

Fred, mon collègue, remarque aussitôt ma présence. Lui qui arrive aux aurores, me demande la raison de ma présence. Arguant d'un surcroît de travail, j'écarte ses questions et me replonge dans un dossier que j'ai déjà lu dix fois depuis mon arrivée. Malgré moi,

elle me trouble, cette jeune femme. Va-t-elle jouer le jeu ou faire en sorte d'esquiver le gage ?

Huit heures ; j'entends des pas dans l'escalier et des voix de femmes. Virginie et Julie entrent dans mon bureau pour me saluer. Je ne peux m'empêcher de détailler la belle de la tête aux pieds afin de m'assurer qu'elle a suivi les consignes. À première vue, elle a fait exactement ce que je lui ai imposé : talons, bas ou collants noirs (je ne peux pas le vérifier), robe noire courte, chemisier gris presque transparent mais sagement fermé et partiellement recouvert par le haut de la robe. Pour les sous-vêtements, impossible de m'en assurer, si ce n'est que je ne vois pas de bretelles de soutien-gorge sous le chemisier.

Je ne montre pas plus d'émotion que d'habitude, mais les yeux de Virginie, eux, ont suivi mon manège, et elle me lance un petit sourire avant de sortir.

Très excitant, tout ça ! Elle est vraiment jolie, et le noir met bien ses jambes en valeur. Bas ou collants ? Mes pensées vagabondent sur ce sujet pendant que je relis pour la onzième fois mon dossier. Comment vais-je vérifier qu'elle ne porte rien sous sa robe ? Encore une question à laquelle je ne peux répondre pour le moment, mais je sais que je vais trouver le moyen de le vérifier rapidement.

Onze heures. Ma ligne fixe sonne : c'est Virginie qui me dit avoir un dossier à vérifier avec moi. Bien sûr, je l'invite à passer dans mon bureau. En quelques secondes elle est devant moi, repousse la porte sans la fermer, dépose un dossier sur mon bureau et me questionne sur le client dont elle vient de me donner le fichier.

Elle prend le fauteuil juste en face, s'assied et croise très haut ses jambes. Ce geste volontaire me permet d'apercevoir le haut de ses bas. Elle a effectivement suivi mes consignes et me le démontre en décroisant encore une fois les jambes, telle Sharon Stone dans *Basic Instinct*. J'entrevois qu'elle ne porte effectivement pas de culotte. Je la détaille sans vergogne, oubliant même de parler.

Est-ce l'excitation ou seulement le frottement du tissu sur ses mamelons, mais il me semble que ses tétons sont dressés et m'invitent à venir les libérer.

— Franck, tu peux me donner des informations ? ... Franck ?... Hé, ho, tu reviens au dossier ?

— Euh... Oui... Excuse-moi, j'étais en pleines réflexions.

— Ah oui... Réflexions sur ce client ?

— Oui. Approche et explique-moi ceci.

Je pointe une ligne sur le dossier et l'incite donc à passer derrière le bureau afin de se rapprocher de moi pour lire par-dessus mon épaule. Comme beaucoup d'hommes, j'aime quand une femme vient se pencher par-dessus mon épaule.

Elle se lève prestement et vient se positionner à ma droite, cherchant vraiment la ligne que je lui indiquais du doigt. Mes doigts qui, justement, ont quitté la feuille et viennent directement se poser sur sa robe au niveau de son postérieur. Un peu surprise, elle sursaute. Ma main caresse ses jolies fesses bien rondes et fermes, puis elle descend sur l'arrière de sa cuisse pour remonter sous la robe vers la partie charnue de son anatomie. Elle sursaute à nouveau mais se laisse faire.

Je suis arrivé à la lisière des bas et mes doigts effleurent la chair nue. J'adore cette zone entre la fin de la cuisse et le début de la fesse. Je remonte encore et vérifie ainsi qu'elle ne porte rien. Pendant ce temps, elle continue son petit jeu, cherchant dans le dossier, remuant les feuilles, relisant des paragraphes, puis sa main se pose d'un coup sur ma braguette déformée par une érection digne des meilleurs films pornos. Elle flatte mon sexe à travers le jean pendant que j'entreprends une exploration douce de son intimité.

Mes doigts glissent le long des grandes lèvres, les trouvant humides et douces. Je frotte doucement son clitoris encore caché dans ses replis intimes. C'est volontairement que je ne m'y attarde pas. Mes doigts reviennent en arrière, s'insinuent un peu entre

ses grandes lèvres puis continuent leur chemin entre ses fesses, effleurant sa rosette bien fermée, ce qui provoque chez elle un nouveau sursaut et une crispation des muscles fessiers. Visiblement, la zone est interdite pour le moment.

Je retire ma main, pose mes doigts sur mes lèvres et les lèche afin de goûter ce jus qui les a humidifiés. Elle retire sa main de mon entrejambe, la passe derrière ma tête et colle mon visage contre sa poitrine. Ma bouche se trouve juste sur son téton que je pince entre mes lèvres à travers le tissu, mais ce geste ne peut pas durer car ma porte n'est pas fermée : quelqu'un peut entrer à tout moment.

Elle soupire de plaisir (fugace), lâche ma tête, récupère son dossier et quitte mon bureau.

Encore une fois, je me retrouve bandant comme un cheval, coincé derrière mon bureau et sans possibilité de le quitter dans l'instant au risque d'être démasqué.

Chapitre 3

Me voilà bien agacé ; mais c'est de ma faute : à force de jouer avec elle, j'ai maintenant une furieuse envie d'elle. Bon, restons calme et serein. Maintenant qu'elle a quitté le bureau, que mon érection s'est calmée, je vais reprendre mon boulot et ne plus penser à Virginie. Cette diablesse va bien finir par se calmer un peu... Je dis cela mais je ne le pense pas du tout : j'ai envie de continuer à jouer.

Je me replonge dans mes dossiers, et le reste de la journée passe sans aucun nouvel événement.

Vers 18 heures je commence à ranger mes affaires et prends mes clefs. Je ferme mon bureau et descends pour rejoindre le parking. Mon portable vibre alors que je marche vers ma voiture.

Un SMS de Virginie : « Question : où suis-je à cet instant ? » Une photo est jointe à l'envoi. Il s'agit encore une fois d'un selfie, ses jambes gainées de bas et ses chaussures à talons. Vu sous cet angle, même le sol est flou et difficilement identifiable.

J'ouvre ma voiture et m'y assieds pour détailler l'image. Rien d'identifiable dans le peu de décor que j'aperçois. Cette fois-ci, je suis bon pour un gage ! Je lui réponds : « Je ne sais pas du tout. » Visiblement contente d'elle, elle répond aussitôt : « Perdu ! Donc, tu as un gage : tu me rejoins dans le bureau 123 au premier étage, et tu devras me donner du plaisir sans utiliser tes mains. »

Amusant ! Je pose mes affaires dans mon véhicule et me dirige de nouveau vers le bâtiment. Au niveau de la porte, je croise Fred qui m'interpelle :

— Tu vas où ?

— J'ai oublié des papiers pour mes rendez-vous de demain ; j'y retourne. Pas de tête, alors des jambes !

Je prends l'ascenseur pour me rendre au premier. Le bureau 123, c'est au fond d'un couloir où personne ne va : on y stocke des imprimantes et des archives, mais comme il n'a pas d'autres utilités, du coup toute la zone est déserte depuis des années. Mais pas pour tout le monde : Virginie a visiblement trouvé l'endroit propice à nos jeux et récupéré la clef de ce petit bureau.

Je frappe. Pas de réponse ; j'entre. La pièce est sombre, sans lumière, et le store de la seule fenêtre est descendu. La pièce est peu meublée : un bureau, deux fauteuils et une armoire pleine de boîte d'archivage. Au centre de la pièce, Virginie. Elle a fait tomber sa robe à ses pieds, ouvert son chemisier afin de libérer sa belle poitrine et ne porte plus que ses bas et ses chaussures. Elle est divinement sexy ainsi offerte à mes yeux.

— Heureusement que tu as accepté le gage, j'aurais attrapé froid.

— Je vais m'occuper de te réchauffer !

— Tu comptes t'y prendre comment sans tes mains ?

— J'ai mon idée...

Je m'avance vers elle et me penche un peu afin d'arriver à la hauteur de sa bouche ; nos lèvres se rencontrent enfin et nous échangeons un baiser des plus torrides (il faut dire que toute cette tension sexuelle contenue jusque là dans nos jeux va enfin se libérer... un peu). Ma bouche descend le long de son cou, de sa gorge, puis enfin de sa poitrine. Je lèche doucement l'aréole d'un téton en évitant soigneusement la partie turgescente, puis je l'aspire entre mes lèvres dans le but de le voir durcir. Cela semble lui plaire : elle passe ses bras autour de mon cou. Je la sermonne :

— Sans les mains pour toi également !

Elle retire ses bras et se laisse embrasser les seins. Je renouvelle ma caresse sur l'autre téton, l'aspirant un peu plus fort. Elle gémit :

— Humm, c'est divin... Mon mec ne sait pas faire des trucs comme ça.

— Tu vois, je vais t'initier à quelques petites choses.

— Si tu me promets que tout sera aussi bon, je veux bien.

— Promis !

Je quitte ses seins et continue ma descente vers son mont de Vénus. Sa peau est douce, ferme, et a un goût sucré. Ma bouche ne se décolle jamais de sa chair alors que je progresse doucement vers son sexe. Cependant, la position n'est guère confortable, ni pour elle, ni pour moi qui suis maintenant presque à genoux. Elle le comprend et se recule jusqu'au bureau, y pose ses fesses et écarte un peu ses jambes. La position est idéale ; je découvre enfin son intimité que je vois humide dans la pénombre.

Son sexe aussi est joli, finement dessiné, ses grandes lèvres à peine écartées. Ma bouche arrive sur son aine, mais plutôt que de fondre sur son sexe palpitant, je glisse vers l'intérieur de sa cuisse jusqu'à la lisière de son bas. La peau à cet endroit est si fine et douce que je m'y attarde un peu. J'avance enfin vers son délicieux petit abricot que je commence par couvrir de petits baisers, puis ma langue prend le relais et je lèche tendrement les grandes lèvres sans essayer d'aller plus loin.

— Tu le fais exprès... me dit elle dans un souffle.

— Oui.

Du bout de la langue j'écarte enfin ses lèvres intimes pour découvrir ses petites lèvres que je lèche de la même manière mais en contournant et évitant, bien sûr, son clitoris ; chaque fois que je m'en approche, je sens son bassin s'avancer vers moi mais j'esquive systématiquement la zone.

J'enfonce maintenant ma langue dans son puits d'amour pour y collecter son nectar ; le goût en est agréable et légèrement sucré.

Je constate que ses grandes lèvres sont bien écartées, alors j'en lèche chaque ourlet. Son sexe est entrouvert, le désir est flagrant. Je remonte enfin vers son petit bouton et le découvre du bout de la langue. Je le parcours doucement, explorant chaque millimètre avec attention, puis je le lèche plus largement et enfin je l'aspire doucement entre mes lèvres et le suçote tendrement. Virginie aime la caresse ; elle se laisse porter par son plaisir, respirant de plus en plus vite, et son bassin pousse son sexe à la rencontre de ma bouche.

Je continue ma lente exploration de son intimité ; la salive mélangée à sa cyprine coule sur le bord du bureau et son sexe s'ouvre, semblable à une fleur. Mes caresses se font plus précises et plus rapides ; sa respiration également. Soudain ses deux mains se plaquent sur ma tête afin de me maintenir à la place exacte de son plaisir, et elle jouit dans un long râle. Je continue mes caresses sur son sexe jusqu'au bout de sa jouissance, la laissant pantelante.

Je me redresse, essuie mes lèvres humides de son plaisir et la contemple. Elle a les yeux clos, les jambes encore tremblantes, et elle s'est laissée glisser sur le bureau. Je la trouve vraiment belle ainsi, et sexy en diable dans cette position et dans cette tenue.

— C'était vraiment bon ; tu recommences quand tu veux ! s'extasie-t-elle.

— J'ai bien d'autres projets pour toi.

— Ah oui ? Lesquels ?

— Tu verras bien avec les prochains gages.

Elle se redresse et regarde mon entrejambe.

— Oh, mon pauvre chou... Je ne vais pas te laisser comme ça !

— Bien sûr que si ; rappelle-toi : c'est mon gage. À demain, belle Virginie.

Je me retourne et quitte le bureau, la laissant seule pour se rhabiller.

Chapitre 4

Encore une nuit à rêver d'elle. Depuis mercredi et cette séance de caresses buccales que je lui ai offerte, je ne débande quasiment pas. Je ne fais que penser à elle et à son corps de rêve, à notre jeu et ses implications. Je me réveille avant la sonnerie, la tête encore pleine de mes songes érotiques.

Nous sommes le vendredi 2 mai et je vais aller bosser. Je sais, c'est la loose totale : les bureaux seront vides et je vais sûrement me retrouver seul à mon étage. Ce matin, je prends mon temps. Pas d'urgences : je vais profiter du relatif calme de ce vendredi pour avancer sur mes dossiers, ce que je ne peux pas faire quand je suis en déplacement ou interrompu sans cesse par le téléphone ou les mails urgents.

Je monte dans ma voiture, et je dois avouer avoir sorti la belle demoiselle de mon esprit, tout à la conduite de mon automobile qui, soit dit en passant, nécessite un maximum d'attentions car cette vénérable belle date de 1969 – comme moi d'ailleurs – et son V8 la rend un peu nerveuse. Cette Chevrolet Camaro est une pièce de collection que je me suis offerte il y a maintenant plus de deux ans, et je la sors régulièrement. Aujourd'hui, je sais que je croiserai peu de circulation : c'est une journée idéale pour l'utiliser.

Je suis tellement au plaisir de ma conduite que je ne sens même pas mon portable vibrer dans ma poche de veste, et c'est seulement arrivé au parking de ma boîte que je me rends compte de la présence d'un message. Virginie m'écrit : « Tu bosses aujourd'hui ? » Joueur,

je lui réponds : « Si c'est ta question du jour, ma réponse est oui, et tu as donc déjà un gage... »

Notre échange de SMS se poursuit : « Quand bien même je te trouve un peu tricheur sur ce coup, j'accepte le gage. »

« Alors rejoins-moi pour déjeuner ; je te donnerai ton gage au restaurant. »

« OK. Pas de dress code aujourd'hui ? »

Toujours dans le jeu, je lui réponds : « Deuxième question, deuxième réponse. Si deuxième gage : jupe courte de couleur, pas de bas, ballerines et tee-shirt échancré. » « OK »

Voilà une matinée qui commence bien ! Joyeux, je me rends à mon bureau et ne vois absolument pas la matinée passer tellement j'ai à faire. À 12 h 30 je quitte enfin mes dossiers pour me rendre au restaurant de l'entreprise.

Virginie est déjà là, dans la file d'attente. Elle me fait un signe de tête et va s'installer à une table dans un coin de la salle. Vu d'où je suis, le dress code semble respecté : un haut blanc à fines bretelles qui marque bien sa poitrine, une jupe bleue des plus simples et des ballerines assorties.

Peu de monde au restaurant ; je la rejoins assez vite. Après une petite bise et les politesses d'usage, je m'assieds à ses côtés et nous commençons notre repas tout en devisant sur le peu de monde présent aujourd'hui. Elle fait le pont et n'est venue que pour me voir.

— Salut, les loosers !

C'est Fred qui vient de nous lancer cette phrase tout en posant son plateau à la table que nous avons investie. Notre réponse est collégiale :

— Bonjour, Fred.

Virginie me lance un regard qui semble dire « Merde ! Qu'est-ce qu'il fait là ? » Je demande à l'importun :

— Alors Fred, tu bosses toi aussi ? Je ne t'ai pas vu ce matin.

— Moi non plus je ne vous ai pas vus ; j'étais installé à la compta avec Monique pour le règlement de litiges en cours. Putain, ce qu'elle est moche cette Monique ! J'aurais préféré bosser avec toi, Virginie...

— Oui sûrement ; c'est vrai qu'elle n'a pas un physique facile, Monique... approuve Virginie.

— J'ai oublié de prendre une serviette et une cuillère ; j'y vais. Pas de bêtises, vous deux !

— T'inquiète, Fred, je vais gérer en ton absence.

Fred s'éloigne. Je me tourne vers la belle Virginie :

— Tu portes une culotte ? Donne-la-moi maintenant.

— Maintenant ? Devant tout le monde et Fred qui va revenir ?

— C'est ton gage, tu dois le faire.

Tout en essayant de rester discrète, elle remonte sa jupe en se tortillant sur sa chaise et fait descendre sa culotte sur ses cuisses puis, faisant semblant de chercher quelque chose dans son sac, elle me pose la culotte dans la main sous la table. Je coince le sous-vêtement sous ma cuisse ; je le rangerai plus tard.

Fred est déjà de retour ; il a, semble t il, aperçu une partie du manège de la demoiselle.

— Qu'est-ce que tu bricoles sous la table, Virginie ?

— Je regarde si je peux me cacher dessous pour sucer l'un de vous...

Devant la mine de Fred et sa bouche grande ouverte, elle s'interrompt pour éclater de rire.

— Je blague, Fred, remets-toi !

Je poursuis la plaisanterie :

— Bah, si ça fonctionne au volontariat, je suis volontaire.

Nous rions tous les trois de bon cœur et finissons le repas dans la bonne humeur.

Le restaurant s'est vidé ; Fred est parti rejoindre Monique non sans soupirer, et je me retrouve en tête-à-tête avec la belle Virginie. Je ressors la culotte coincée sous ma cuisse depuis qu'elle me l'a

donnée et la porte à mon nez ; mais seule une odeur de lessive l'imprègne, et j'avoue être un peu déçu de ne pas y sentir le parfum intime de ma maîtresse. Elle me regarde attentivement et sourit devant mon geste et ma mine déçue.

— Je viens de la mettre ; je me suis levée et douchée tard ce matin. Et puis tu n'as rien fait qui me liquéfie...

— C'est vrai, mais j'avais prévu quelque chose d'un peu plus excitant pour ce midi. L'arrivée de Fred a un peu bousculé mes plans, j'ai donc improvisé. Je me rattraperai la prochaine fois.

— Si tu gagnes... Dis-moi sincèrement : tu n'aurais pas envie de venir chez moi et que nous fassions l'amour toute la journée ? Moi, j'en ai une furieuse envie.

— Deux choses, ma douce : un, non, ce ne serait pas amusant, et je trouve drôle que nous avancions de cette manière un peu inédite ; deux : encore une question à laquelle je viens de répondre, donc un nouveau gage !

— Tu triches encore, mais effectivement cette manière de faire est amusante et fort excitante. Le gage, c'est... ?

— Maintenant que le restaurant est vide, et même si du personnel peut entrer à tout moment, eh bien tu vas réaliser ce qui a interloqué Fred tout à l'heure. Maintenant.

— Ici ? Comme ça dans une salle de cantine ?

— Encore des questions ? Encore des gages !

— OK, je joue. Mais si quelqu'un entre ?

— Eh bien nous improviserons. N'est-ce pas plus excitant ainsi ?

Elle se penche vers moi, me vole un baiser, puis plonge sa tête sous la table. Ses mains vont directement sur la braguette de mon jean déjà déformé par une érection. Elle défait le bouton, fait glisser le zip, sort mon sexe et commence à le branler tout en le regardant de près. Sa main coulisse doucement de haut en bas, décalottant le gland petit à petit, puis le bout de sa langue vient en parcourir le méat.

Sa langue parcourt mon gland doucement tandis que sa main, maintenant plus loin dans mon boxer, me caresse les testicules. D'un coup, elle gobe littéralement mon gland et se met à le suçoter, l'aspirant un peu. Sa deuxième main vient rejoindre sa bouche pour me masturber un peu plus rapidement, et sa bouche se fait plus entreprenante descendant plus avant sur ma queue.

La sensation est douce ; je pose mes mains sur sa nuque afin d'accompagner ses mouvements sur mon membre. J'appuie même un peu sur sa tête pour lui demander d'aller le plus loin possible et d'enfoncer ma queue au plus profond, mais elle n'avance pas plus. Cependant, ses joues se creusent et elle m'aspire fort tout en continuant ses allers-retours.

La sensation est vraiment merveilleuse, et je sens très rapidement la sève monter dans ma tige. Elle accélère les mouvements de ses mains et de sa bouche ; je sens que je vais jouir. Je la regarde dans les yeux pour lui faire signe que mon plaisir est imminent ; si elle le souhaite, elle aura le temps de se retirer. Au contraire, elle enfonce ma queue au plus loin dans sa gorge, aspire très fort mon membre et me regarde droit dans les yeux pendant que je déverse ma semence dans sa bouche. Je la vois déglutir et avaler tout mon sperme puis elle ressort ma queue et entreprend de la nettoyer du bout de la langue de la moindre trace. Une fois ma bite bien propre, elle la range bien sagement dans mon boxer et se redresse sur sa chaise.

— C'est la première fois que je laisse un mec jouir dans ma bouche ; ce n'est pas désagréable, finalement.

— Dis-le plus fort : je crois que le cuisinier qui nous regarde depuis le début derrière la porte vitrée de la plonge ne t'a pas bien entendue...

Chapitre 5

C'est avec une jolie couleur rouge sur son visage que Virginie quitte le restaurant, jurant de ne plus jamais y mettre les pieds. Moi, je l'accompagne sans un mot, la laissant tempêter contre le vilain curieux. Je lui fais quand même remarquer :

— Tu sais, cela aurait pu être pire : mes exigences augmentant chaque jour, il aurait pu te voir dans une situation bien pire.

— C'est déjà assez humiliant comme ça... Rends-moi ma culotte !

— Je l'ai laissée sur la table ; elle était trop sale, et le cuisinier n'a pas fini de se branler dessus dans les jours à venir, je crois...

— Salaud ! Tu me dois une culotte ! Et ma dignité, alors, tu en fais quoi ?

— T'inquiète pas pour ça : lui, il e en l'air avec Monique, alors je le remettrai à sa place si jamais il se permet une remarque.

— N'empêche que tu m'as bien eue... Et maintenant, on fait quoi ?

— Je te dois une culotte, je crois ; allons en acheter une. Il y a un magasin de lingerie au centre commercial.

— Mais on va nous voir ensemble dans ce magasin de lingerie : pour se faire griller, rien de mieux !

— T'inquiète pas pour ça, j'ai mon idée : je vais y aller, choisir quelques articles, les déposer à la caisse et tu iras ensuite les essayer.

Quelques minutes après j'entre dans le magasin de lingerie. Je fais le tour des rayons et trouves trois articles qui me plaisent ; je

prends également les soutiens-gorge assortis et dépose les articles en caisse, avec instruction de les remettre à la jeune femme qui viendra sous peu en faire la demande.

Je n'ai pris que de la dentelle de couleur, et pour autant que je puisse en juger, relativement transparente : un ensemble violet foncé avec tanga et soutien-gorge pigeonnant qui mettra bien ses fesses et ses seins en valeur, un ensemble rouge que je trouve un peu vulgaire mais avec un string très fin, et enfin du jaune vif avec une culotte qui au premier abord semble sage, mais qui se dégrafe entre les jambes. Voilà mes choix arrêtés ; je paye et file vers le fond du magasin en faisant semblant de regarder d'autres articles. Au passage, je regarde l'ordonnancement des cabines d'essayage qui sont au nombre de deux et relativement grandes.

Mon portable vibre ; c'est un SMS de Virginie : « Tu as fini tes courses ? Je peux venir voir ? Je commence à avoir l'entrejambe gelé ! » Il est vrai que je l'ai encore une fois laissée sans sous-vêtements... Je lui réponds : « Oui, les articles sont à la caisse. Enfile le premier et sors de la cabine pour me montrer. »

Je l'aperçois entrer dans la boutique ; elle parle à la vendeuse puis s'engouffre dans la première cabine. Je me poste dans le rayon en face et attends. De là, je la verrai sortir en petite tenue de la cabine d'essayage. Le rideau s'écarte un peu ; elle passe la tête pour vérifier s'il y a quelqu'un, m'aperçoit ainsi que la vendeuse, et écarte le rideau furtivement, me laissant juste entrevoir la couleur portée. Violet. Je me retourne, faisant mine de l'ignorer. Elle tire le rideau et rentre dans la cabine, visiblement excédée.

Je lui envoie un texto : « Rien vu. Dommage... » Elle répond aussitôt : « Je ne suis pas une exhibitionniste. Tu veux quoi exactement ? » Je saisis encore une fois l'opportunité (je suis vraiment tordu) et envoie le message suivant : « Nouvelle question, nouvelle bonne réponse : te voir. Nouveau gage : reste dans la cabine avec l'ensemble rouge. Il y a un fauteuil ; tu tournes le dos au rideau et tu te mets à genoux dessus. » Je vois le rideau bouger de nouveau.

La cabine est grande. Elle doit être en train de changer de tenue ou de positionner le fauteuil que j'ai vu lors de mon passage devant les cabines.

La vendeuse s'occupe d'une nouvelle cliente, aussi j'en profite pour m'engouffrer dans la cabine. Virginie a passé l'ensemble string rouge ; elle fait face au miroir au fond de la cabine et s'est mise à genoux sur l'assise du fauteuil, offrant à ma vue son magnifique postérieur. Dans le miroir, je vois ses seins qui pendent malgré le soutien-gorge.

Je m'avance et pose ma main sur ses fesses. Je les caresse tendrement, parcourant du doigt le bord du string qui vient se cacher entre ses globes fessiers. Mon doigt descend entre ses fesses, puis jusqu'à son sexe. J'écarte la ficelle du string pour découvrir ses trésors. Dans le miroir, elle ne me lâche pas du regard. Moi, je n'ai d'yeux que pour son intimité.

J'écarte doucement ses grandes lèvres afin d'introduire un doigt dans son sexe ; c'est humide, chaud et doux. Elle ferme les yeux. Mon autre main caresse maintenant ses fesses et glisse le long de sa raie culière pour s'arrêter sur sa petite rosette bien fermée. Elle serre les fesses afin de me faire comprendre sa désapprobation. D'autorité je force un peu afin qu'elle desserre son étreinte et continue ma caresse.

Mon doigt mouillé par ses sécrétions intimes remonte vers son anus pour en caresser l'aréole tandis que la main qui jusque là était sur ses fesses descend vers sa petite chatte ; j'y introduis deux doigts. Douce sensation... Il est vrai que depuis que le jeu a commencé, je ne l'ai jamais pénétrée, ni même caressée aussi profondément. Ma deuxième main force le passage et introduit le bout d'une phalange dans son anus. Elle me laisse faire, même si je sais que cette caresse ne lui est pas familière, mais elle semble accepter mon envie.

Je ressors mon doigt de son cul et le porte à ma bouche en la regardant droit dans les yeux, via le miroir. Je le lèche abondamment

afin de le mouiller plus, puis je l'enfonce à nouveau dans son cul maintenant plus docile. Mon autre main a continué ses allers et retours dans son sexe, effleurant parfois du pouce son clitoris à présent bien gonflé.

Mon doigt dans son fondement, maintenant enfoncé profondément, fait lui aussi des allers-retours au même rythme que les deux autres dans son sexe maintenant très humide. Je me penche et lèche doucement la rondelle fermée autour de mon doigt, passant ma langue sur sa rosette et sur mon doigt afin de l'humidifier encore.

Je la sens au bord de la jouissance... Je la regarde dans le miroir : le regard un peu voilé, la poitrine pendante se balançant d'avant en arrière au rythme de mes caresses et de son plaisir, les fesses bien cambrées vers moi, tous ces détails m'excitent vraiment mais je ne laisse rien transparaître et continue mes caresses, bien décidé à la faire jouir.

Cela ne tarde pas à arriver : elle serre les cuisses et les fesses et laisse échapper un long soupir contenu.

Je porte de nouveau ma main à ma bouche et lèche chaque doigt impliqué dans son plaisir et encore enduit de sa cyprine. Je fais de même avec celui qui se trouvait dans son fondement quelques secondes auparavant tout en la regardant droit dans les yeux, puis je me retourne et quitte l'endroit sans même chercher à savoir si quelqu'un m'aura vu sortir de cette cabine et la laissant à ses choix de culottes.

Là, je sais que je suis allé un peu loin. Bah, on verra comment réagira la jeune femme. Moi, encore une fois, je n'ai pensé qu'à son plaisir et à mes propres travers. Il faut bien l'avouer, cette damnée fille me rend un tantinet pervers. Mon imagination tourne à plein régime et je ne sais quelle nouvelle perversion je vais encore lui infliger. Peut-être est-ce elle qui reprendra le dessus dans ce jeu ; qui sait ? Mon portable, peut-être, car il vibre de nouveau.

J'ai pensé à cela tout le week-end, temps libre qui a été très compliqué car je me suis séparé de ma compagne pour d'autres

raisons que ma liaison, et ce matin je ne suis pas de bonne humeur, mais alors pas du tout, et le SMS qui vient d'arriver et qui devrait me redonner la pêche ne m'intéresse même pas.

Nous sommes lundi, et bien que toutes mes pensées aient été pour Virginie durant ce week-end malgré les événements familiaux, ce matin je n'ai pas envie de jouer. Je laisse donc le message sans réponse.

Neuf heures trente. Pause-café avec Fred, discussions autour de ma vie privée (Fred est avant tout un ami) et retour dans mon bureau. Je ferme la porte car je ne veux pas être dérangé.

Au fait, je n'ai pas vu Virginie ce matin ; elle n'est pas venue me saluer. Du coup son SMS est peut-être important, alors je le consulte enfin : « Devine où je suis ? » Y est joint une photo d'un tissu carotté bleu. Je renvoie aussitôt : « Pas au bureau, en tout cas. » Sa réponse est instantanée : « Non, effectivement : je suis en RTT et sous ma couette. Perdu, tu as un gage ! » Ma réponse : « OK pour un gage. »

Ce jeu me redonne un peu de bonne humeur et je me plie finalement volontiers à cet échange qui me sort de mes noires pensées.

Mon téléphone portable sonne ; je réponds car j'ai identifié le numéro de la belle.

— Tu es dans ton bureau ?

— Oui.

— Va fermer ta porte.

— C'est déjà fait.

— Branche ta webcam et connecte-toi à mon compte Live.

— OK, mais qu'est ce que tu mijotes ?

— Autre question ; nouvelle réponse, ce que je mijote : un gage pour toi ! Je le garde pour plus tard, celui-là... Tu vois, moi aussi je sais jouer avec les mots comme tu le fais si bien.

— D'accord, c'est fait... Ah, te voilà. Bonjour, belle dame.

— Bonjour, Monsieur. Voilà ton gage : en me regardant, tu vas te masturber maintenant, debout dans ton bureau.

— ... non ? Tu ne vas pas me demander ça ! Quelqu'un pourrait entrer...

— Je l'ai bien fait, moi. Alors regarde et montre-toi bien devant la cam, ton sexe à la main.

Elle se recule sur ce qui me semble être son lit et apparaît nue sur mon écran.

J'ai accepté le jeu, je dois accepter le gage. Je desserre mon ceinturon, défais le bouton de mon jean et baisse la braguette. Je plonge ma main dans le boxer pour saisir ma queue qui pour le moment est au repos. Sur l'écran, Virginie caresse ses jolis seins en pinçant un peu chaque téton, puis elle les prend à pleines mains et les presse l'un contre l'autre. Mon sexe se réveille devant ces images sexy et je commence à me dire que je lui ferais bien ces caresses moi-même. Je commence à me caresser doucement alors que mon sexe s'allonge de plus en plus.

Virginie a fait glisser ses mains vers son entrejambe et caresse doucement ses grandes lèvres en glissant doucement un doigt entre elles afin de trouver son clitoris. Son sexe semble déjà bien humide ; je la soupçonne d'avoir préparé ce gage depuis déjà un bon moment.

Je me caresse debout devant mon écran tout en la regardant faire de même du fond de son lit.

Ses doigts sont maintenant bien enfoncés en elle et elle caresse son clitoris de plus en plus rapidement. De mon côté je me caresse de plus en plus vite. Des trois doigts qu'elle avait plongés dans son vagin, j'en vois un sortir de son antre et caresser sa rondelle anale. L'image est trop excitante : je décharge d'un coup dans ma main. Le sperme dégouline entre mes doigts tant il est abondant, et je n'ai rien prévu pour pallier cette situation... Comble de malchance, j'entends des pas dans le couloir ! Pendant ce temps je vois ma belle prendre son pied en gémissant de plus belle, gémissements

qui bien sûr sont retransmis en direct par les haut-parleurs de mon PC.

Me voici dans une situation bien gênante : debout dans mon bureau, la queue à la main, dégoulinant de sperme, le son de ma connexion retransmettant les râles de plaisir de Virginie à plein tube et un ou une personne arrivant à ma porte !

D'une main (la propre) je coupe le Live avec la belle tandis que j'essuie rapidement ma main sur la poche arrière de mon jean, m'assois sans refermer le pantalon et tire sur mon pull tout en m'avançant au maximum contre le bord de mon bureau. J'essaie de prendre un air concentré, voire peu avenant afin de renvoyer au plus vite l'impudent qui me dérange. Le rouge est quand même monté à mes joues et j'en ressens la chaleur quand la porte s'ouvre sur l'animatrice du plateau clientèle (sur qui je fantasme également, mais cela est une autre histoire).

La rousse et jolie responsable du plateau clientèle entre en même temps qu'elle frappe à la porte.

— Bonjour ; je ne crois pas que l'on se soit vu aujourd'hui.

— Non, en effet.

Comment la saluer sans me lever de mon bureau et déballer toute l'artillerie devant cette femme, au demeurant bien polie ? Elle pallie d'elle-même mon absence de réaction en contournant le bureau et me fait une bise sur la joue.

— Que puis-je faire pour toi ?

— J'ai besoin que tu me renseignes sur un dossier que nous avons reçu dans mon service. Normalement, c'est Virginie qui s'en occupe mais elle est en congé aujourd'hui et toi seul peut m'aider.

— OK. Elle m'en a parlé ; donne-moi cinq minutes et je te rejoins à ton bureau avec mes infos.

Elle quitte le bureau et je peux enfin me laisser aller dans mon fauteuil pour évacuer toute cette tension et souffler un peu. Je profite de ces quelques secondes de répit pour me rhabiller et nettoyer la poche arrière de mon jean toute poisseuse de ma

jouissance. J'envoie un SMS à Virginie pour lui expliquer cette interruption brutale de notre conversation et file rejoindre la jolie rouquine dans son bureau.

Ce n'est que vers 12 h 30 que je rejoins enfin mon bureau et me replonge dans mon travail.

Le reste de la journée passe lentement et me semble bien fade après une matinée « épique ».

Vers 18 heures, alors que je monte dans mon véhicule, on vient frapper à ma vitre ; c'est Fred qui me propose d'aller boire un verre dans un bar du centre-ville. Pourquoi pas ? Je n'ai plus à me soucier de rentrer tôt et je n'ai guère envie de rentrer chez moi pour retrouver mon logement vide.

Nous prenons quelques bières au *Sons of Anarchy*, un bar où se retrouvent souvent les *Hells Angels* du coin et les fans de mécanique US. Un endroit où je me sens toujours bien, entouré de passionnés.

Vingt heures. J'ai bu plus que ne me l'autorise la loi ; je ne peux décemment pas reprendre ma voiture. Je me dirige vers Denis, le patron du bar, pour lui demander de m'appeler un taxi quand mon portable sonne. C'est Virginie qui m'appelle.

— Oui, belle dame.

— On peu se voir ce soir ?

— Je ne sais pas trop ; j'ai un peu bu, je suis dans un bar et j'allais appeler un taxi pour rentrer.

— Dis-moi où tu es, je viens te chercher.

Après lui avoir donné le nom du bar, je prends poliment congé de Fred et des habitués des lieux et sors pour prendre l'air et attendre la demoiselle. Elle ne tarde pas à montrer le bout de son nez, se gare sur le trottoir devant moi et ouvre la portière passager. Je monte dans la voiture. Elle me regarde fixement puis me lâche :

— J'avais une idée de gage pour toi, mais vu ton état je ne suis pas sûre que tu sois en capacité de jouer...

— Certes j'ai bu, mais je ne suis pas saoul. Annonce ton gage et on verra si je tiens le coup.

— Non, je serais trop déçue si tu n'assures pas et je ne veux pas gâcher cette idée-là. On verra une autre fois. Je vais te ramener et tu vas te reposer jusqu'à demain.

— Comme tu veux ; c'est gentil d'être venue me chercher. Tu as aimé notre jeu de ce matin ?

— Oh oui ! C'était amusant et jouissif.

— Oui, et gênant pour moi ensuite.

Et je lui conte la suite telle que j'ai eu à la vivre. Elle rit de mon désarroi, alors j'en rajoute un peu : j'adore l'entendre rire.

— Nous voici arrivés chez toi. Je pense que tu n'es pas vraiment saoul ; je vais donc te donner ton gage.

— Entre avec moi ; je me plierai à toutes tes exigences.

Nous entrons dans mon appartement, j'allume quelques lumières et me débarrasse de mes chaussures et de mon blouson. Je suis en train de l'accrocher au portemanteau quand Virginie passe derrière moi et me pousse contre le mur. Sa main s'est posée sur mon sexe toujours enfermé dans mon jean.

— Je vais me servir de toi comme d'un sextoy. Tu me laisses faire et tu assures jusqu'à ce que je sois rassasiée. J'ai une envie folle de toi, et cela depuis le début de ce jeu.

Eh bien, me voilà renseigné. Ce qu'elle ne sait pas encore, c'est que par je ne sais quelle bizarrerie de la nature, lorsque je suis fatigué, malade ou un peu saoul je suis bien plus endurant que le reste du temps.

À peine le temps de réfléchir à cette situation que mon pantalon est sur mes chevilles ; d'un geste simple et assuré elle a défait ceinturon, braguette et bouton et fait descendre ensemble pantalon et boxer jusqu'à mes pieds. Elle me prend par la taille et me tourne face à elle. Son regard est enflammé et elle me tient le sexe à pleine main. Elle s'accroupit devant moi, et juste avant de me prendre entre ses lèvres elle me dit :

— Retire le reste ; je te mets en condition.

J'enlève mon pull et mon polo tout en sentant ses lèvres qui s'emparent de mon gland. Elle m'aspire littéralement et m'enfonce au plus profond de sa bouche. Ma queue gonfle entre ses lèvres, et en quelques allers et retours mon sexe a atteint une taille qui lui semble satisfaisante.

Elle se relève, et tout en gardant ma bite dans sa petite main m'entraîne dans la pièce d'à côté, le salon. Elle me pousse sur le canapé et me contemple un instant.

— T'es pas mal comme mec, et t'as une belle queue.

Je la vois rougir alors qu'elle prononce ces mots ; je comprends qu'ils ne font pas partie de son langage et qu'elle se montre volontairement vulgaire pour rester dans le ton qu'elle a donné à ce gage. Ne relevant pas les mots crûs qu'elle vient d'employer, je me débarrasse de mes chaussettes (pas eu le temps avant) et la regarde se déshabiller.

Elle a mis l'ensemble jaune que je lui ai acheté et en a bien compris l'utilité. Pour me le prouver, elle défait les attaches de l'entrejambe pour ouvrir la culotte puis dégrafe son soutien-gorge entre les bonnets sans le retirer. Elle est divinement belle ainsi. Sa peau légèrement hâlée est bien mise en valeur par le jaune de l'ensemble.

Pour me remettre dans l'ambiance du gage, elle s'avance vers moi, enjambe mon corps et vient poser ses fesses sur mon torse en me tournant le dos, offrant à ma vue ses jolie fesses. Elle a mis mon sexe entre ses seins et commence à le masturber avec ses magnifiques globes. C'est doux et agréable... Je pose mes mains sur ses hanches, esquissant une caresse, mais elle me rappelle à l'ordre :

— Tu es mon sextoy : tu es donc juste un sexe avec lequel je joue. Tu ne participes pas autrement !

Et pour bien appuyer son propos, elle se soulève de mon torse, avance sur mon ventre et commence à caresser son propre sexe avec ma queue. Elle est déjà trempée, et les mouvements qu'elle fait

avec mon sexe exacerbent encore plus, si possible, son excitation. N'en pouvant plus, elle se soulève et vient s'empaler lentement sur moi.

— Enfin... soupire-t-elle.

Elle m'enlève les mots de la bouche. Elle descend doucement sur mon sexe, et moi je ressens chaque centimètre de son vagin serré sur ma queue. C'est très bon ; j'adore cette sensation de pénétration lente au fond de son corps. Elle est trempée et bouillante ! À peine suis-je installé au plus profond de son sexe que, sans attendre plus, elle commence à bouger son bassin d'avant en arrière, me conservant bien planté en elle. Ses mouvements sont rapides ; je la sens déjà prête à jouir mais soudain elle s'arrête, se lève et se tourne pour me faire face et vient aussitôt me chevaucher, de face cette fois-ci. Elle s'enfile ma bite d'un coup et reprend ses mouvements de bassin. Cette fois, son clitoris frotte sur mon pubis, et je vois que cette nouvelle sensation lui plaît.

— À ce rythme, tu va jouir vite, ma belle...

— Je me retiens, figure toi : je veux encore en profiter !

Je la laisse donc faire. Maintenant, en prenant appui sur mon torse, elle monte et descend sur mon sexe. La sensation de pénétration lente me plaît toujours autant et je me retiens également. Il faut dire que je la trouve très excitante en train de me chevaucher, ses seins offerts à mon regard, son sexe avalant littéralement le mien, ses mains fines et délicates appuyées sur mon torse et ses yeux magnifiques et pleins de plaisir qui ne lâchent pas mon regard.

J'ai envie de dévorer sa bouche, caresser ses magnifiques seins, empaumer ses superbes fesses, caresser du bout des doigts son clitoris, l'amener tout de suite au plaisir et enfin déverser ma semence au fond de son corps, mais je n'ai pas le droit de faire cela. Dommage...

Elle lance sa tête vers l'arrière et gémit plus fort. Les mouvements de son bassin sont saccadés, ses ongles se plantent plus fort

dans la peau de mon torse... Un cri de jouissance et elle se laisse aller à son plaisir en me suppliant :

— Viens maintenant au fond de moi !

En gentleman, j'obéis bien volontiers à cette dernière demande et me déverse à grands flots au fond de son vagin, non sans soupirer moi aussi de plaisir. Je n'en finis pas de jouir et je sens mon sperme l'inonder encore et encore. Quel plaisir !

Elle s'effondre sur mon torse et je peux enfin passer mes bras autour d'elle pour la serrer contre moi.

Chapitre 6

Nous ne nous sommes pas endormis l'un contre l'autre comme dans la plupart des histoires : après nos ébats, elle s'est rhabillé et a quitté mon appartement après un baiser passionné. Je me suis endormi seul et épuisé.

Quelques jours ont passé sans nouvelles aventures ; nous nous croisions tous les jours mais elle ne m'envoie plus de messages. Un peu dépité et surpris, je me demande ce que j'ai « raté » et me décide à l'appeler dans son bureau en milieu de matinée.

— Virginie, vous pouvez venir dans mon bureau avec le dossier Peltant s'il vous plaît ?

— Bien sûr, j'arrive de suite.

Quelques minutes plus tard elle entre timidement dans mon bureau. Elle porte un petit haut bleu sans manches cintré à la taille, une jupe beige à mi-cuisses, des collants gris et des bottes sans talons marron. Comme je la détaille, elle toussote pour me rappeler sa présence. Elle est rouge pivoine et semble gênée. Je m'enquiers de la raison de son trouble :

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, c'est que je suis un peu gênée à cause de ce qui s'est passé la dernière fois, et je n'osais plus venir te voir...

— Pourquoi gênée ? Tu as été parfaite. Le jeu que nous avons commencé me plaît, et le dernier gage était imaginatif. Tu n'as pas de raisons de te sentir mal à l'aise.

Rassurée, elle retrouve sa couleur normale et nous devisons tranquillement autour de ce dossier. Je ne peux m'empêcher de la regarder, de la dévorer du regard, et je sens une folle envie de lui faire l'amour sur le champ monter dans mon ventre. Elle doit s'en apercevoir car elle se tourne vers moi, m'embrasse la bouche furtivement et ajoute :

— Pour avoir plus, il faudra que tu gagnes...

Je retrouve ma belle, et je sais maintenant que nous allons continuer ce jeu.

Quelques minutes après son départ de mon bureau, un message sur ma boîte mail : « Le bureau 123 est à quel étage ? » La question est tellement simple que je comprends sa volonté à peine voilée de me faire gagner le prochain gage. Je lui réponds : « Premier étage. Ton gage : rendez-vous à 18 h 30 hôtel Remington ; une chambre à ton nom. Dress code : ton manteau, des bas noirs, des talons et rien d'autre. » Pas de réponse, et la journée s'écoule sans que nous nous croisions.

En quittant le bureau vers 17 h 30, je me demande si elle viendra, car cette fois le gage est un peu plus voyant : à 18 h 30 il fait grand jour, et elle va devoir se présenter dans un lieu public dans une tenue plutôt légère.

Je me rends à l'hôtel pour préparer les petites surprises que je lui réserve. L'établissement est d'un très bon standing, et la chambre que j'ai réservée dans l'après-midi est prête. Après y avoir pénétré, je tire les rideaux pour y créer une atmosphère un peu plus romantique et repousse les meubles pour ne garder qu'un fauteuil que je positionne à l'endroit le plus sombre de la pièce. Il est déjà 18 h 30 ; elle va arriver. J'entrouvre la porte et m'installe dans le fauteuil.

Je n'attends pas longtemps. La porte s'ouvre et Virginie entre d'un pas hésitant dans la chambre. Elle me cherche du regard et m'entrevoit dans la pénombre.

— Entre, ferme la porte, enlève ton manteau et silence.

Elle s'exécute sans un mot et laisse glisser son pardessus, se dévoilant dans la tenue demandée. Elle est superbe, avec ses seins bien ronds et fermes dressés fièrement, les pointes déjà turgescentes certainement durcies par la fraîcheur extérieure ou le frottement du tissu, et ses jolies jambes gainées de bas noirs qui tranchent avec sa peau qui semble bien plus claire dans la pénombre. Elle a mis des talons hauts et fins qui lui dessinent joliment le mollet. Et elle ne porte rien d'autre.

Je me lève doucement et me glisse derrière elle. Je la sens frissonner. Le froid ? L'excitation ? Je ne sais pas. Je passe un bandeau sur ses yeux ; elle me laisse faire, et bientôt le morceau de tissu couvre ses jolis yeux. Je pose ma main sur son épaule et la guide jusque devant le fauteuil où je reprends ma place. Je la regarde, me gorgeant de chaque détail de son corps que je souhaiterais dévorer à cet instant mais je n'en fais rien, me contentant d'emmagasiner des images de cette femme que je désire ardemment.

Je pose ma main sur son ventre, juste le bout de mes doigts ; elle sursaute.

J'effleure sa peau et caresse doucement son mont de Vénus. Ma main descend sur sa cuisse, ses bas. Pour moi, le contact du nylon est électrisant. J'effleure le liseré du bas et le début de sa chair, mais je cesse presque aussitôt. Je me lève, passe derrière elle et remonte doucement ses cheveux pour découvrir sa nuque que j'embrasse tendrement. Je mordille le lobe de son oreille ; encore un frisson. Je pose mes mains sur ses épaules, descends doucement sur ses bras. Je vois sa peau s'iriser. Maintenant, mes mains de chaque côté de son torse caressent doucement la chair si tendre à côté de chacun de ses seins.

Mes doigts avancent doucement vers ses tétons. Je les attrape entre le pouce et l'index et les pince doucement. Elle se redresse d'un coup, ce qui a pour effet de plaquer ses fesses sur mon entrejambe.

Le contact doit lui plaire car elle maintient son postérieur dans cette position, balançant même imperceptiblement ses hanches.

Je prends ses seins à pleines mains et les presse l'un contre l'autre ; elle a visiblement du mal à ne pas bouger. Je le sens prête à participer, mais c'est son gage, ce que je lui rappelle doucement à l'oreille :

— Tu me laisses faire : c'est ton gage. Je te veux offerte et soumise à mes désirs.

— Soumise ? Tu exagères. Tu...

— Silence, j'ai dit ! J'ai bien été ton sextoy ; alors cette fois, c'est moi qui dirige.

Joignant le geste à la parole, je la pousse lentement vers le fauteuil, lui faisant prendre appui sur le dossier, les bras tendus, légèrement penchée en avant et les fesses relevées. Je m'éloigne un peu pour contempler à loisir la scène. Elle est divine, ainsi offerte à mon regard.

Parmi les « surprises » préparées, j'ai prévu mon appareil photo que j'allume pour immortaliser cette image de ma belle. Le bip de l'appareil la fait sursauter ; elle comprend ce que je fais.

— Tu fais une photo ?

— Oui ; tu es si belle ainsi... Rassure-toi, ce ne sera que pour moi.

Le cliché est à la hauteur de ce que j'admire ; j'abandonne l'appareil pour le moment.

Je pose ma main sur sa croupe ; elle frissonne de surprise. Je laisse descendre doucement mes doigts sur ces deux globes, effleurant au passage son anus, puis je continue mon chemin vers son sexe que je trouve déjà trempé. Je le caresse doucement, et sans préambule j'y enfonce deux doigts profondément. Elle se redresse vivement ; je dois de mon autre main appuyer sur son épaule afin qu'elle conserve la position.

Ma main s'active en elle, tournant de droite à gauche tout en allant d'avant en arrière ; elle fléchit un peu les jambes pour s'ouvrir un peu plus, et je dois encore une fois la repositionner.

Sans cesser mon activité dans son sexe, j'attrape un téton déjà gonflé que je pince d'abord doucement, puis plus fort. Je la vois grimacer, mais elle contient son cri et me laisse maltraiter le bout de son sein. Maintenant qu'il est dur et bien dressé, je fais la même chose au second, toujours en la masturbant.

Je la trouve enfin docile et vraiment offerte.

Tout en continuant ma caresse dans son vagin, je me penche sur son fessier. La main qui triturait ses seins vient maintenant écarter ses fesses, découvrant sa jolie rondelle anale que je gratifie immédiatement d'un coup de langue dont la pointe tourne doucement sur tout le pourtour de son anus, s'introduisant parfois dans cet antre. Je mouille de ma salive, lèche à pleine bouche et titille du bout de mon organe la pastille rose foncé.

Ses soupirs s'accélèrent et elle vient de plus en plus à la rencontre de mes caresses conjointes. Elle s'approche doucement de la jouissance ; je la sens vibrante, haletante, et son sexe recouvre pleinement mes doigts de sa cyprine. Elle est au bord du point de non-retour...

Je m'arrête d'un coup. Quelle frustration ! Je la constate aux mouvements désordonnés de son corps qui cherche mon contact. J'arrête tout et m'éloigne d'elle.

— Mais pourquoi tu arrêtes ? J'allais jouir ! Tu...

— Silence, ma belle ; je fais ce que je veux. C'est ton gage, et j'adore ça !

Je me saisis à nouveau de l'appareil photo pour faire des gros plans de son anus distendu et de son sexe dégoulinant de nectar. Qu'elle est belle, ma Virginie !

Je m'approche à nouveau d'elle et appuie doucement sur son épaule, lui faisant comprendre que je souhaite qu'elle s'agenouille devant le fauteuil. Je défais ceinture, bouton et braguette, sors

mon sexe bien dressé et m'assieds sur le siège face à elle. J'attrape ses mains et les guide vers ma bite.

Elle comprend vite ce que j'attends d'elle et commence à me masturber des deux mains tout en donnant de petits coups de langue à mon endroit favori sur ma verge. Elle parcourt mon gland puis ma queue toute entière de sa langue, lèche mes bourses puis remonte avant de me prendre dans sa bouche. Je pose ma main droite sur sa tête brune et appuie doucement afin qu'elle comprenne que je veux qu'elle m'avale en entier.

Ses lèvres descendent petit à petit sur ma verge et finissent par arriver jusqu'à la base de mon sexe, son nez dans les quelques poils de mon pubis. Elle reste un instant ainsi, faisant de petits mouvements avec le fond de sa gorge qui compresse mon gland ; c'est merveilleusement bon, et je regrette presque qu'elle me ressorte entièrement de sa bouche. Elle recommence cette opération à plusieurs reprises, et cette fois c'est moi qui suis au bord de la jouissance. Alors qu'elle sent que je vais atteindre le point de non-retour, c'est à son tour de me refuser ses caresses : c'est de bonne guerre après ce que je lui ai fait tout à l'heure.

Je la prends par les poignets et la fais se relever pour la mener s'asseoir sur le lit ; ses yeux sont toujours bandés.

— Je veux que tu te caresses devant moi. Et essaie d'imaginer ce que je suis en train de faire.

Elle se recule sur le dessus de lit, cherchant le mur pour y appuyer son dos. Quand enfin elle trouve la tête de lit en fer forgé, elle s'y adosse et remonte ses genoux, dévoilant ainsi toute sa belle intimité déjà rougie par les caresses précédentes. Elle effleure d'une main son clitoris gonflé tandis que l'autre, après avoir doucement caressé la pointe de ses seins, son ventre et son pubis, descend investir son vagin dégoulinant de désir. Deux doigts s'enfoncent profondément en elle ; ils n'en ressortent plus, et je vois son annulaire caresser frénétiquement son anus.

— Tu te branles en me regardant ? Dis-moi... Tu fais quoi ?

Je ne réponds pas, mais en effet je me caresse. Je me suis avancé et, à genoux sur le lit, j'ai mon sexe à la main à quelques centimètres de ses seins. Sentant ma présence à ses côtés, elle accélère le rythme de ses mains. Elle gémit doucement puis se met à haleter de plus en plus vite et de plus en plus fort. C'est excitant de la regarder ainsi se faire du bien...

Elle jouit dans un cri de délivrance, et je décharge au même moment mon sperme chaud sur ses seins. Ce jet qui décore ses mamelons, elle le reçoit avec un « Humm... » de plaisir, son imagination ayant croisé le réel à cet ultime contact.

Chapitre 7

Aujourd'hui j'ai pris conscience d'une chose importante : nos ébats sexuels, qui au départ n'étaient vraiment que de petits jeux, sont devenus pour moi primordiaux. J'en ai besoin, j'en ai envie, et j'ai envie de les provoquer. Enfin une relation qui m'amuse et qui semble plaire à la jolie Virginie !

Ce matin, en arrivant tôt dans nos locaux, j'ai été déposé un petit mot sur le bureau de la belle ; je saurai rapidement si elle veut bien jouer le jeu. Sur le papier est écrit : « Si tu es capable de me faire jouir sans que je quitte mon fauteuil et sans que personne ne s'en rende compte, tu gagnes un gage. » Un défi de taille. En effet, ces derniers temps je suis de plus en plus présent dans le bâtiment avec pour consigne de réduire un peu mes déplacements afin de rattraper mon retard dans la rédaction de mes devis ; cette sur-présence fait aussi que mes collègues m'interpellent de plus en plus en direct en venant taper à ma porte. Et justement, on tape déjà à ma porte.

Il s'agit de quelques collègues qui viennent d'arriver et qui passent me saluer. Le défilé des salutations matinales commence et va durer un long moment ; je ne vais pouvoir être tranquille que vers 9 h 30 – heure à laquelle tout le personnel aura rejoint l'entreprise – et ce jusqu'à 11 h 30, moment où commencera le ballet des « Tu viens déjeuner ? », ces deux périodes entrecoupées par les pauses café et clope ainsi que par le ballet des demandes dans mon bureau.

Je vais finir par aller m'installer au bureau 123 dans le couloir déserté du premier étage !

J'en suis encore dans ce cheminement de pensées quand Virginie entre dans la pièce pour me saluer. Elle se penche par-dessus le bureau pour me gratifier d'un baiser discret sur la bouche, me laissant entrevoir dans le mouvement et par l'échancrure de son pull la naissance de ses seins magnifiques. Sa tenue est simple et sobre : une courte jupe beige, un pull de la même couleur au large col qui dégage une épaule, et ses jambes nues dans des escarpins gris. Rien de plus simple, mais je la trouve élégante, et en la regardant sortir, je me dis qu'elle ne porte visiblement pas de sous-vêtement sur ses jolies fesses. Troublante Virginie... À chaque rencontre je l'imagine dans une posture sexuelle excitante, et je contiens difficilement mes érections. Incroyable pouvoir érotique qu'elle a sur moi !

Mon téléphone qui sonne me rappelle que j'ai un métier. Je décroche et commence un dialogue avec l'un de mes plus gros clients. Même si l'on se tutoie, que le ton est jovial, le contrat est important et je dois rester concentré sur la négociation. Assis derrière mon bureau, je prends des notes, consulte mes tarifs et mon ordinateur. Nous parlons depuis cinq minutes quand ma belle entre en action, mon papier à la main. Me voyant au téléphone, elle sourit et vient derrière moi. Elle passe ses deux mains sur mes épaules et descend doucement sur mes pectoraux, puis sur mon ventre pour enfin finir sur ma ceinture qu'elle défait en un geste, dégrafant par la même occasion les boutons de mon jean.

Un bruit de pas dans le couloir. Virginie retire ses mains et se tient sagement debout derrière moi. Je suis toujours en conversation téléphonique quand Fred entre pour me demander quelque chose. Me trouvant occupé, il me fait signe qu'il reviendra un peu plus tard. Virginie s'empresse de reprendre ses investigations dès que la porte se referme. Je l'ai cherchée ; je l'ai trouvée. Fallait pas la provoquer !

La voilà maintenant qui se glisse sous mon bureau et entreprend de sortir ma queue de mon pantalon, maintenant trop étroit pour contenir mon sexe gonflé. Sa dextérité est étonnante, et elle a vite fait d'enfourner mon gland au plus profond de sa bouche alors que je termine ma conversation et me laisse aller contre le dossier de mon fauteuil. Sa langue s'active sur ma queue. Sa bouche se fait douce et chaude ; elle m'aspire tout entier, faisant tournoyer sa langue un peu partout sur ma hampe.

Je me laisse faire bien volontiers, ne lâchant pas son regard vert. Elle alterne entre les gorges profondes et les succions plus localisées sur mon gland, me lèche les bourses, passe sa langue un peu partout puis me prend profondément, aspirant mon membre avec force. Toutes ces caresses m'amènent là où elle le souhaite, vers une jouissance certaine. Et c'est au moment où je sens ma liqueur monter de mes bourses que la porte de mon bureau s'ouvre, livrant passage à la jolie rouquine du service clientèle !

D'un mouvement brusque je me remets en appui sur mon bureau et avance mon siège au plus près du bord afin que ma visiteuse ne puisse rien voir de ce qui se trame ici. Je décharge au même instant dans la bouche de Virginie qui ne fait plus aucun bruit de succion, se contentant d'avaler mon sperme le plus consciencieusement possible. J'ai du mal à garder une posture digne alors que la jouissance est fulgurante ; et répondre aux questions de mon interlocutrice est un défi. Je donne les réponses attendues par la belle Christine. Elle a l'air de se douter de quelque chose mais ne relève rien et quitte enfin la pièce, non sans m'avoir lancé un dernier regard et un clin d'œil entendu. Qu'a-t-elle deviné ? Ou vu ? Je ne le sais pas.

J'aide Virginie à se relever dès que le bruit de ses pas s'éloigne dans le couloir. J'embrasse ma belle à pleine bouche, retrouvant le goût de mon sexe sur ses lèvres, et d'un geste je fais disparaître la petite perle de ma semence qui orne le menton de ma belle suceuse.

— Maintenant tu me dois un gage ; je te le fais connaître avant ce soir, mon bel étalon.

⋆

Que d'excitation... que de plaisir... Cette diablesse m'enivre, et j'attends son gage avec impatience. Je suis tout de même un peu inquiet car elle est capable de tout, même de me mettre dans une situation périlleuse au bureau ; ce ne serait pas la première fois.

La journée se déroule sans nouveaux événements et je ne vois pas le temps passer, coincé entre mon bureau, mon téléphone et mon ordi. Je n'arrête de travailler que vers 19 heures, me décidant enfin à quitter mon travail pour m'accorder un peu de temps pour moi. Je rentre à mon domicile par la route habituelle, laissant mon esprit vagabonder alors que je roule tranquillement sur la départementale qui me ramène vers mon village.

Au loin, j'aperçois une jeune femme sur le bord de la route qui fait du stop à côté d'une voiture dont les warnings fonctionnent. Je ralentis. La route est déserte : elle n'est pas près d'avoir de l'aide, par ici... Je m'arrête à sa hauteur pour lui demander si elle souhaite que je la dépose. À ma grande surprise je reconnais, une fois les lunettes de soleil enlevées, ma jolie Virginie qui, avec un grand sourire, me dit :

— Merci bien, Monsieur, de vous être arrêté ; je crois que je suis en panne, et j'aurais besoin de l'aide d'un beau et gentil monsieur comme vous pour me secourir.

Elle me la joue un peu « pauvre petite fille seule » ; je rentre dans son jeu.

— Je peux vous déposer où vous voulez ; vous êtes fort jolie, et les routes sont peu sûres dans nos contrées.

— Je veux bien, mais promettez-moi d'être sage et de ne pas essayer de me violer au détour d'un chemin.

— Promis ! est ma réponse accompagnée d'un large sourire.

Alors c'est cela, le gage : elle veut que l'on simule un viol. Elle monte côté passager, me dévoilant largement ses cuisses en s'asseyant dans mon véhicule. Je ne me prive pas de regarder ses

jolies jambes et cette jupe déjà courte qui remonte maintenant bien haut.

— Vous avez promis d'être sage, Monsieur, et déjà vous regardez sous mes jupes... Auriez-vous une idée derrière la tête ?

Je pose ma main sur sa cuisse si douce.

— Je crois bien, oui ; vous êtes fort jolie, et...

— Oh non, Monsieur ! Je ne veux pas que vous me fassiez des choses sexuelles... proteste-t-elle en surjouant le rôle de la belle effarouchée.

Pour l'emprunter tous les jours, je connais bien cette route ; à peine quelques mètres et je prends un chemin de traverse qui, je le sais, mène à un petit bosquet tranquille. Elle se tortille sur son siège, jouant la belle en panique.

— Où m'emmenez-vous ? Je vous ai demandé d'être sage ; vous n'allez pas me violer, quand même !

Je ne réponds pas et me gare sous les arbres, retire la clef de contact, descends de la voiture et viens ouvrir sa portière, puis je la fais sortir du véhicule en la tirant par le bras.

— Vous allez me violer ? Oh non... Je ne veux pas que vous soyez trop brutal ; j'ai peur ! Et puis vous avez l'air d'avoir une grosse queue...

Encore une fois elle a pris le ton de la jeune effarouché mais les mots sonnent faux. Elle veut que je simule le viol, que je la bouscule... Soit, jouons.

— Tu vas commencer par la sucer, cette grosse queue. Et en douceur, sinon il va t'en coûter !

Je la force à s'agenouiller dans l'herbe et défais mon pantalon ; elle m'aide dans ma tâche, ce qui me confirme son désir de jouer. Elle gobe mon gland et commence à me caresser les testicules de ses mains ; elle me prend maintenant bien en profondeur, faisant courir sa langue autour de ma queue bien dure. J'attrape une poignée de cheveux et appuie sur sa tête pour la forcer à aller plus loin et lui donner le rythme ; elle s'applique, me suce divinement.

Elle ressort mon sexe luisant de sa bouche pour me dire :

— Vous n'allez pas me violer, Monsieur ; ni le sexe, ni les fesses...

Je ne réponds toujours pas, la saisis sous l'aisselle pour la faire se lever, la pousse vers la voiture et la force à plaquer son torse sur le capot. Lorsque je relève sa jupe, je constate qu'elle ne porte pas de culotte ; je vois son sexe luisant d'humidité.

— Pas de culotte et la chatte trempée ? T'es une belle salope !

— Oui, c'est vrai, Monsieur, je suis un peu salope ; mais si vous me prenez l'anus, faites doucement, je suis encore vierge...

Nul besoin de traduction : elle me demande de lui déflorer le cul. Mais avant, je vais la baiser conventionnellement.

Je pose ma main sur ses lèvres intimes trempées de mouille et j'introduis deux doigts ; elle écarte les pieds pour me faciliter l'accès. J'écarte ses lèvres de mes deux mains tout en caressant de mes deux pouces son clitoris gonflé ; elle gémit et écarte encore plus ses jambes. Je l'attrape derrière le genou, remonte sa jambe sur le capot de la voiture et la pénètre d'un coup à fond ! Elle pousse un long cri de plaisir. Je commence mes allers et retours. Elle a la tête sur le côté et essaie de me regarder. Je passe une main sous son pull afin d'attraper un sein écrasé par le poids de son corps sur le capot ; elle se redresse légèrement pour me laisser pincer le téton turgescent.

Je la baise violemment, allant de plus en plus vite dans son sexe détrempé. La position que je lui ai imposée ouvre légèrement ses fesses et je vois sa pastille rosée cachée entre les deux merveilleux globes de son fessier. Je glisse un doigt dans sa bouche pour qu'elle le lèche et le mouille, ce qu'elle fait comme elle aurait fait avec ma bite. Mes coups de boutoir sont réguliers et elle gémit de plus en plus fort ; je la sens prête à jouir. Elle se démène pour venir à la rencontre de ma queue qui la défonce. Mon doigt bien mouillé, je le place à l'entrée de son anus et en caresse les contours, puis je l'enfonce un peu. Ses gémissements changent d'intensité, et ses

mouvements aussi. Elle aussi cherche cette pénétration, venant à la rencontre de mon doigt qui viole son trou du cul.

Elle va jouir, je le sens... Je la laisse venir, retenant ma propre jouissance. Dans un long cri elle se laisse aller, serrant tout à la fois son vagin sur ma queue et son muscle anal sur mon doigt. Ses jambes ne la portant plus, c'est mon bassin qui la cloue sur le capot qui la maintient dans la position. Contre toute attente elle me dit :

— Prends-moi le cul maintenant et viens jouir au fond de moi ; il y a ce qu'il faut dans mon sac.

Me penchant pour regarder dans ses affaires, j'aperçois un tube de gel lubrifiant ; elle avait tout prévu ! Je m'en empare, et comme elle a gardé la position, j'en étale sur sa pastille ainsi que sur mes doigts. Lentement, je reprends possession de son anus, la pénétration de mon doigt facilitée par le gel. Il est maintenant enfoncé jusqu'au plus profond d'elle, et Virginie recommence à gémir :

— Vas-y, défonce-moi le cul... J'en rêve... Je veux...

Je fais tourner le doigt et y adjoins un deuxième, puis je les fais coulisser dans sa rosette qui commence à se détendre. Elle ne reste pas inactive : sa main droite s'est glissée sous son ventre et elle caresse doucement son clitoris. Son autre main m'attrape le sexe et me masturbe doucement de bas en haut au même rythme que mes caresses manuelles. Quand mes deux doigts voyagent aisément dans son cul, d'elle-même elle approche ma queue de son antre et place le gland sur la pastille de son petit trou. Sa main droite s'active toujours sur son clitoris mais elle a lâché ma queue pour écarter ses fesses et me faciliter l'introduction. Je pénètre doucement ; le gland passe sans difficulté, et je m'enfonce lentement dans son anus. Elle gémit de plus en plus fort et m'incite à plus de fougue :

— Vas-y franchement ! Baise-moi le cul ! Encule-moi avec ta belle queue, fais moi jouir du cul !

Il ne m'en faut pas plus ; je commence à aller et venir de plus en plus vite dans son cul, distendant la délicate rosette. Elle s'active

de plus en plus vite sur son petit bouton, et moi je saisis encore une fois son sein et le triture violemment. Encore une fois, elle va jouir : je sens son anus se serrer sur ma bite ; elle râle, puis crie fort son plaisir alors que je me déverse en elle au même moment, et nous jouissons en un bel ensemble de cette première sodomie.

— Ne crois pas que c'était ton gage, ça : c'était juste un jeu. Pour ton gage, je m'en occuperai dans les jours prochains. En attendant, c'était trop bon !

Chapitre 8

Après cette séance plus qu'innovante, nous sommes rentrés ensemble à mon domicile.

— Quelle drôle d'idée tu as eue là ! lui dis-je.

— Oui, j'avais envie de jouer et de jouir. Tu as aimé ?

— Oui : c'était rafraîchissant et très excitant. J'aime bien aussi te prendre par ce petit trou.

Elle rougit mais n'ajoute rien. Maintenant que nous sommes arrivés chez moi, c'est la gentille petite Virginie qui est près de moi, plus la furieuse autostoppeuse de tout à l'heure. Bien que j'aime les deux personnages, j'ai envie de prendre cette jolie demoiselle dans mes bras et d'être doux et câlin avec elle. Elle doit aussi en avoir envie car elle vient se blottir dans mes bras dès que nous entrons dans le salon.

Erreur de jugement : je viens de lire un éclair de malice dans ses yeux, et je sais au moment où elle ouvre la bouche pour parler que je suis en présence de son double maléfique.

— Tu me dois toujours un gage... Alors fais-moi jouir sans utiliser ton sexe, tes mains ou ta bouche.

Eh bien, me voilà dans de beaux draps ! Qu'à cela ne tienne ; mon imagination tourne à plein dès que je suis en présence de cette diablesse. Je lui ordonne donc :

— Mets-toi nue et assieds-toi sur le canapé.

Je la regarde retirer cette jupe beige et son haut assorti ; elle ôte également ses chaussures et s'assied sur le canapé, ses jambes

largement écartées dévoilant son sexe luisant de désir. Je la dévore des yeux ; elle est si belle... et je ne vais pas pouvoir la toucher. Elle veut jouir sans mon aide ? Très bien !

— Caresse-toi la chatte.

Elle est surprise : elle ne pensait pas que j'utiliserais ce langage volontairement vulgaire, ni que je lui demanderais de se donner du plaisir elle-même. Cependant elle s'exécute, commençant par le haut de ses grandes lèvres et son clitoris. Elle a posé ses deux mains sur son sexe, et pendant que l'une caresse son clitoris, l'autre engage déjà deux doigts dans son antre mouillé.

Pour le moment, je reste immobile et la regarde faire. Elle rougit mais continue son petit jeu.

— Attends un instant ; ne jouis pas tout de suite, je reviens.

Quand je reviens, ses mains sont toujours affairées dans son vagin. Elle a renversé la tête en arrière et sa bouche entrouverte laisse échapper des râles de plaisir.

Je suis revenu en apportant deux objets : une caméra avec son pied, et un godemichet de taille moyenne que je garde d'une précédente aventure.

— Oh, mais que comptes-tu faire de cela ? demande-t-elle en souriant.

— Te faire jouir. Sans le sexe, la bouche ou les mains, mais je veux en garder une vidéo.

Je comprends à son regard que tout cela l'excite follement. Ses mains s'activent toujours en elle ; je vois la cyprine couler sur sa petite rondelle et parfois ses doigts s'aventurer par là. Je mets la caméra en route et commence à commenter :

— Regarde l'objectif ; montre comme tu es bien salope. Ouvre ta petite chatte avec tes doigts, écarte bien tes jambes et tes lèvres, montre comme tu mouilles.

À chaque injonction elle s'exécute sans un mot ; elle aime se donner du plaisir devant moi.

— Si tu n'es pas obéissante, je mettrai cette vidéo sur le net et tout le monde saura quelle cochonne tu es.

— Oh nooon, gémit-elle en faisant semblant de pleurnicher.

— Enfonce le gode dans ta chatte et baise-toi avec.

Elle se saisit de l'objet et commence à le faire pénétrer en elle ; son sexe l'avale littéralement tant elle est trempée d'envie. Arrivée à la moitié de l'objet, elle s'arrête, me lance un regard pervers et me questionne :

— Tu n'aimerais pas être à sa place ?

Bien sûr que si, mais je ne le lui dirai pas : elle serait si contente de me faire manquer mon gage et ainsi d'en obtenir un autre...

Je zoome sur son sexe détrempé, filmant cet objet de plastique noir s'enfoncer doucement dans son sexe qui s'étire pour le recevoir. De ma main droite je pousse le gode tout au fond de son antre et je plaque ma main gauche sur sa bouche pour retenir les cris ou les protestations qui pourraient en sortir. Je m'active avec l'objet au plus profond d'elle, faisant des allers-retours de plus en plus rapides, la baisant comme je pourrais le faire avec ma queue.

Ses mains ne sont pas restées inertes : l'une s'active sur son bouton au rythme de mes propres mouvements, l'autre est descendue plus bas et s'est introduite dans son anus. Tous ces mouvements et caresses combinés font monter le plaisir dans son ventre, et elle se libère d'un coup dans un long râle, refermant ses cuisses autour de mon bras et crispant son vagin autour du gode enfoncé en elle. Ses jambes sont si serrées que je ne peux me dégager et que je ressens les tremblements de son plaisir.

— Voilà une vidéo que j'aurai plaisir à regarder, ma belle petite salope !

⋆

Cela fait maintenant trois jours que nous n'avons pas « joué », Virginie et moi, et je trouve le temps long. Étonnant de ma part : je ne veux plus m'attacher, et je sens pourtant qu'il y a plus que

du jeu entre nous. Je ne lui en ai jamais parlé, gardant pour moi ce sentiment naissant.

Ce midi, je dois aller déjeuner avec un de mes clients, alors j'envoie un mail à ma démoniaque petite chérie pour lui dire que je ne serai pas de retour avant 14 h 30. Sa réponse quasi instantanée me laisse penser qu'elle attendait ce message. Ne serais-je pas le seul à qui nos ébats manquent ? « Tu déjeunes avec qui ? » D'humeur taquine et badine, je lui réponds aussitôt : « Un client, tu as un gage. » « OK, je t'écoute. » répond-elle aussitôt. « Rejoins-moi au restaurant ; trouve un prétexte pour me délivrer de ce client. »

Plus un mot de la belle. Jouera-t-elle le jeu ?

Douze heures trente ; je quitte mon bureau et pars rejoindre M. Latestere au restaurant. Il est à l'heure, et remonté à bloc ; je n'ai pas fini d'entendre ses histoires interminables de parties de pêche endiablées aux quatre coins du département ! Le déjeuner est d'une longueur et d'une lenteur frisant avec l'immobilisme. Latestere m'abreuve de ses commentaires sans intérêt autour du nouveau modèle de moteur silencieux de sa barcasse d'eau douce, et moi je l'écoute avec un intérêt feint par politesse. Dès les premières minutes de notre déjeuner il a éludé les questions professionnelles par un « Je vous fais confiance, faites comme d'habitude. » et s'est lancé dans son discours sans aucun intérêt. Je me surprends même à rêver que, comme dans la pub Orangina, un satellite soviétique l'écrase d'un coup.

Subitement, il s'interrompt. Qu'est-ce qui peut bien le laisser sans voix ? Je suis son regard et découvre près de l'entrée une femme sublime. Dans la lumière qui entre à plein par la porte d'entrée, je suis ébloui et ne distingue pas les traits de cette intruse vers qui l'ensemble des hommes de la salle tournent leurs regards. La silhouette qui s'avance vers nous m'est familière, et quand je découvre Virginie, je suis surpris, ayant complètement oublié le gage donné.

Elle porte un ensemble crème, veste et jupe assorties, des bas blanc-cassé et un chemisier blanc. Cependant, la jupe hyper courte dévoile franchement le liseré de ses bas, et son chemisier est si échancré qu'à chaque pas je crains de voir s'échapper l'un de ses merveilleux globes. Elle porte des talons vertigineux et s'avance en balançant ses hanches comme jamais.

Elle m'interpelle ainsi sans relever ses immenses lunettes de soleil :

— Bah alors, Chouchou, tu m'as plantée pour aller causer avec un de tes potes ? Et moi je fais quoi avec la BM en panne sur le boulevard ? T'es gonflé, quand même !

Je me retiens de rire et me lève pour l'attraper par les épaules.

— Je t'ai dit de m'attendre et de faire les boutiques dans le quartier. J'ai un rendez-vous super important, alors retourne à tes occupations, je dois encore travailler.

Sans se préoccuper de ce que je viens de dire à la pseudo-pouffe qu'elle a inventée, elle prend ma chaise et s'adresse à Latestere :

— Vous vous rendez compte ? Il m'abandonne dans la voiture en panne avec Maniac, c'est mon chien. Il me dit de l'attendre, qu'il a un rendez-vous hypeeer-important, et je le retrouve à parler pêche avec vous ! C'est diiingue, noon ?

Je suis à la limite de l'explosion de rire. Elle aurait dû faire du théâtre : le rôle de la pouffe avec un QI d'huître, fallait l'imaginer ! Même la tête de Latestere, qui n'a pas lâché les seins de Virginie des yeux, vaut à elle seule un fou-rire d'une heure. Je me retiens et dis :

— Monsieur Latestere, vous comprendrez...

— Oui... répond ce dernier avec un regard qui va des cuisses aux seins de ma belle.

— Attends, Chouchou ; j'ai envie de faire pipi. Tu m'accompagnes ?

Elle se tourne vers mon client et ajoute :

— Comprenez, M'sieur, ça fait deux heures que je l'attends avec Maniac, mon York.

Les yeux du mec vont tomber dans son assiette ! Il est rubicond, et j'imagine le filet de bave au coin de sa bouche quand elle va lui tourner le dos. Je la prends par les épaules et la conduis vers le fond du restaurant en direction des toilettes.

À peine entré j'éclate de rire, essayant tout de même de ne pas faire trop de bruit. Virginie est hilare également, et nous mettons quelques minutes à nous en remettre.

— Bien joué ! Comment as-tu imaginé cela ?

— Merci, j'ai adoré cette scène...

Puis, reprenant son sérieux :

— Au fait ; une question, une réponse : un gage.

— Pris à mon propre jeu ! Je t'écoute.

— Baise-moi ici et maintenant !

Je la pousse sans ménagement dans l'un des WC, le plus grand, celui aménagé pour les handicapés. Je ferme la porte derrière moi et la plaque contre le mur. Je lance ma main sous sa courte jupe et trouve immédiatement sa peau nue sous mes doigts. Je m'amuse quelques secondes avec ses lèvres, les écartant doucement, puis j'enfile deux de mes doigts dans son sexe tout en caressant son clitoris avec mon pouce. Elle est trempée et laisse déjà échapper de petits gémissements.

— Tu avais drôlement envie, ma belle...

— Oui, cela fait trop longtemps, cela me manque. J'ai envie de toi.

Elle ne reste pas inactive longtemps : en un court instant je me retrouve avec le pantalon et le boxer sur les chevilles, et elle me masturbe avec vigueur. Je la branle plus vite et introduis un doigt resté libre dans son anus qui me laisse entrer sans difficulté aucune. Mon autre main a saisi ses seins dans le corsage déjà grand ouvert et je tète chaque téton avec fougue et passion.

— Prends-moi maintenant ! Je veux te sentir en moi !

Je ne me fais pas prier. Je la pousse vers la cuvette et la fais s'agenouiller sur le couvercle, les mains sur la chasse d'eau. Aussitôt dit aussitôt fait, je pousse ma queue d'un coup au fond de son vagin et enfonce mon pouce dans son cul. Elle gémit plus fort et m'encourage :

— Vas-y fort... Fais-moi jouir... Je suis ta petite salope.

— Je vais te baiser comme tu le mérites, ma petite chienne adorée !

Elle halète plus fort en entendant mes mots. Je la laboure sans vergogne, je pousse fort au fond de son sexe puis ressors presque entièrement, et c'est elle qui, me tenant par la hanche, me ramène en elle. Mon pouce entre et sort de son rectum ; je le fais tourner pour assouplir sa rondelle. Je sors encore une fois mon sexe du sien et m'enfonce d'un coup dans son anus qui cède sans difficulté. C'est elle qui imprime à nos deux corps un rythme encore plus élevé. Je lui baise le cul puis le sexe, et change régulièrement d'orifice, ramonant maintenant les deux conduits chacun à leur tour. Sa main s'active sur son clitoris.

— Je jouis, mon chériiiiiiii ! Je suis ta salope... Décharge dans ma bouche de chienne !

Elle jouit effectivement en gémissant encore plus fort ; je continue mes coups de boutoir pendant quelques secondes encore. Elle se jette à mes genoux, attrape ma queue qu'elle place entre ses délicieuses lèvres et me suce avec vigueur jusqu'à me faire jouir. Je laisse partir ma semence dans sa gorge, et je la vois avaler mon sperme goulûment puis continuer de me pomper, me lécher avec plaisir tout en poussant de petits râles de plaisir.

Une fois la tension retombée, nous nous redonnons une apparence sérieuse et sortons des toilettes.

— C'était très bon, ma merveilleuse diablesse ! J'ai rêvé, ou tu m'as appelé « chéri » ?

Elle n'a pas le temps de répondre car elle vient de s'apercevoir que non seulement Latestere n'est pas parti du restaurant, mais

qu'en fait il est juste derrière la porte à l'entrée des toilettes que nous quittons et qu'il a entendu – sinon cette dernière phrase – tous nos ébats.

Chapitre 9

— Tu ne connais pas ma sœur Juliette ? me demande Virginie en me présentant une copie conforme d'elle-même.

Il est midi, et dans le hall de l'immeuble où se situent nos bureaux, nombreux sont les collègues qui partent déjeuner et qui dévorent des yeux les deux jumelles courtement vêtues.

— Bonjour à vous, belle dame... lui dis-je en lui tendant la main.

Elle ne prend pas ma main et vient directement poser une bise sur ma joue en me glissant :

— Je peux bien faire une bise à l'homme qui couche avec ma sœur.

Bien ; ainsi, la situation est claire. Je dois la dévorer des yeux car Virginie m'assène une claque derrière la tête en me reprochant dans un murmure :

— Dis donc, tu arrêtes de mater ma sœur comme cela ? Tu auras tout le temps de la regarder ce soir : nous dînons tous les trois ensemble à la maison.

— C'est une invitation ? OK, je serais là. J'amène le vin ?

— Oui, fais cela. En attendant, nous, on va déjeuner... Au fait, c'était une question ou j'ai rêvé ? Alors tu as un gage ; on en reparlera plus tard. Et puis arrête de lui regarder le cul comme ça !

Comme Juliette s'est un peu éloignée pour répondre au téléphone, je la détaille sans vergogne. C'est la copie conforme de Virginie : beau visage, belles fesses, beaux seins, le tout dans une

robe-tube blanche collée comme une deuxième peau sur son corps délicieusement appétissant.

Virginie me gratifie de nouveau d'une tape derrière la tête.

— Je la baiserais bien, ta sœur ; je la baiserais sûrement mal, mais je la baiserais bien...

— Je n'en doute pas ; mais te connaissant, tu la baiseras comme il faut, comme tu le fais avec moi... ajoute ma jolie diablesse avec un large sourire de complicité.

Elles partent toutes les deux, bras dessus, bras dessous et je ne peux détacher mes yeux des deux magnifiques postérieurs qui se balancent devant moi.

⋆

La journée me semble interminable en ce mois de juillet extrêmement chaud. La clim de mon bureau peine à maintenir une température cohérente dans cette petite pièce ; et la température monte d'un cran quand j'ouvre le MMS envoyé par Virginie sur mon portable.

L'image montre deux paires de seins dénudés que je reconnais immédiatement, au moins pour l'une des deux paires : il s'agit de ceux de Virginie, et je suppose que les autres sont ceux de sa sœur. Le message qui accompagne l'image est des plus explicites : « Ils sont à toi si tu les retrouves. »

Le selfie n'a pas été pris avec beaucoup d'angle, et il y peu d'éléments permettant d'identifier l'endroit. J'aperçois bien de la couleur le long du buste de la paire de seins en poire de Juliette, mais je ne sais à quoi la rattacher. Je tente alors au hasard, me rappelant vaguement le rideau de la douche de Virginie : « Ta salle de bain. »

J'attends la réponse qui ne vient pas.

L'après-midi se termine chaudement mais sans autre message. Je quitte le bureau et file vers mon caviste préféré lui prendre deux bouteilles d'un Saint-Amour que j'affectionne. Je passe chez moi

me doucher et me changer afin de me rendre présentable, puis je reprends ma voiture afin de me rendre, comme prévu, chez Virginie.

Je frappe à sa porte, une fois, deux fois, sans réponse. J'ouvre la porte et entre chez elle.

— Il y a quelqu'un ?

Pas plus de réponse. Cependant, comme j'entends des voix à l'étage, je prends l'escalier, guidé par des rires féminins. Personne dans la chambre ; personne dans le dressing. Les bruits qui proviennent de la salle de bain me redonnent le sourire : j'avais vu juste !

J'entre dans la pièce d'eau et trouve mes deux nymphes nues et souriantes.

— Tu as perdu, mon chéri : nous étions dans une cabine d'essayage. Ton gage sera donc simple : nous faire plaisir à toutes les deux sans que nous ayons à nous toucher.

Eh bien, voilà une situation inattendue ! Les deux femmes sont nues dans la salle de bain et me regardent avec gourmandise. Je me défais prestement de mes vêtements afin d'apparaître en tenue d'Adam. Mon sexe déjà au garde-à-vous se dresse en direction de ces deux femmes qui, je dois l'avouer, sont bien appétissantes.

Virginie m'entraîne par la main dans la chambre et me pousse sur son lit. Juliette, en retrait, lui fait un petit signe. Virginie s'approche et je les vois comploter à voix basse. Juliette, qui jusque là s'était tue, déclare alors :

— Nous allons modifier un peu ton gage : je vais t'attacher au lit et te bander les yeux, et tu devras tout de même nous donner du plaisir ; mais à notre manière.

Tout en disant cela, les deux sœurs me lient les poignets aux barreaux du lit et Virginie me couvre les yeux d'un bandeau. Je suis à leur merci ; elles peuvent faire de moi ce qu'elles souhaitent, et je n'ai rien à dire pour ma défense.

Les bras écartés et les yeux bandés, je ne peux que subir les fantasmes de mes deux maîtresses du moment. Les choses ne se

font pas attendre : je sens rapidement des lèvres qui effleurent mon torse. Des mains caressent mes cuisses, d'autres mon ventre. Une bouche joue avec mes tétons, une autre effleure ma queue dressée. Les sensations sont terriblement excitantes... Une bouche – laquelle, je ne saurais le dire – vient d'enfourner mon sexe et commence à descendre le long de ma hampe. Je sens le matelas s'affaisser de part et d'autre de ma tête, et une douce odeur de cyprine arrive à mes narines en même temps qu'un sexe de femme se pose sur mes lèvres. Je déguste cette chatte offerte, insinuant ma langue entre les lèvres déjà humides. Je me concentre sur cette caresse pour ne pas penser à la bouche qui me pompe de plus en plus fort et profondément au risque de me faire éjaculer rapidement.

Je lèche les lèvres, les écarte, enfonce ma langue au plus profond puis ressors pour jouer avec le bouton d'amour, le lécher, l'aspirer, puis ma langue s'éloigne pour venir goûter la rondelle anale. Mes caresses doivent être agréables car je sens ce corps au-dessus de moi bouger, chercher mes caresses, essayer même de les guider et s'appuyer de plus en plus fort sur ma bouche. Les gémissements qui accompagnent cette caresse se font plus rapides et plus forts. Je ne parviens pas à savoir laquelle des deux sœurs je suis en train d'honorer ainsi.

La bouche qui me pompait la queue a quitté la zone après m'avoir léché abondamment les boules.

Nouvel affaissement du matelas à hauteur de mes hanches, et c'est maintenant dans un vagin trempé que je coulisse d'abord lentement puis de plus en plus vite. Le sexe sur mon visage est toujours actif et les mouvements de bassin de sa propriétaire se font plus rapides et plus directifs. J'ai maintenant en permanence l'anus sur ma langue, qui bien volontiers le fouille et s'enfonce au plus loin comme un petit sexe. Je sens également qu'une main est venue prendre possession du sexe que j'ai été obligé d'abandonner.

Les deux demoiselles gémissent en rythme, et je ne sais qui fait quoi mais elles vont jouir dans les secondes à venir, et moi

aussi. Au même instant les deux femmes se laissent aller au plaisir, m'écrasant le visage et le sexe dans un même mouvement. Je sens la cyprine couler sur mon menton et sur mes testicules au moment où je jouis en poussant un cri libérateur.

À peine le temps de me remettre de mes émotions que les deux furies qui ont quitté la scène et doivent être en train de me contempler me disent :

— Si tu devines qui faisait quoi, on te détache et nous serons tes esclaves jusqu'au petit matin.

Voilà une proposition alléchante ; mais si je ne trouve pas (et seront-elles de bonne foi car, après tout, je ne vois toujours rien), que vont-elles encore inventer ? Je cherche dans ma mémoire olfactive et sensorielle des détails qui pourraient me permettre de faire le bon diagnostic. Le goût ou l'odeur du sexe que j'ai dégusté, la bouche qui m'a sucé... Je tente de me souvenir des détails rattachés à ma Virginie. Je me lance dans une réponse argumentée, même si je ne suis pas sûr de moi à 100 % :

— Virginie sur ma queue et Juliette dans ma bouche.

Le bandeau est retiré de mes yeux et je découvre mes deux belles agenouillées sur le lit à mes côtés, Virginie à hauteur de mon bassin et Juliette à hauteur de ma tête.

— Tu as gagné, mon chéri. Je te détache et je te promets que nous allons être à toi pour la nuit. Demande ce que tu veux et nous t'obéirons.

Le fantasme total : deux magnifiques jeunes femmes qui vous offrent ce cadeau, je suis fou de joie ! D'ailleurs mon sexe l'est aussi puisqu'il se dresse instantanément en direction des corps dénudés de mes présents pour la soirée.

— Très bien, mes petites chiennes adorées. Mettez-vous toutes les deux à genoux à mes pieds, les mains dans le dos.

Les deux femmes descendent du lit et viennent se positionner comme demandé.

— Penchez-vous en avant, la tête sur le sol les fesses bien relevées.

Encore une fois les deux sœurs obéissent sans un mot. J'ai sous les yeux deux magnifiques postérieurs, l'un plein de ma bave dont la rondelle anale est luisante, l'autre dont le sexe qui a déjà été honoré dégouline de sperme.

Le spectacle est très excitant. Je ne résiste pas à l'envie et je claque celui de Juliette.

— Vous avez été très vilaines avec moi ; je vais vous corriger !

— Oh oui, mon chéri, nous avons été de vilaines filles... ajoute Virginie en prenant un faux accent de petite fille pénitente.

— Silence, chienne ! Je vais vous corriger toutes les deux !

Et je frappe le cul de Virginie. Je fesse de nouveau Juliette assez fort, puis Virginie. J'alterne mes coups sur l'une et sur l'autre ; leurs fesses commencent à rougir, et je me rends compte que les deux sexes commencent à mouiller abondamment.

— Mais c'est qu'elles aiment ça, les cochonnes !

— Oh oui, mon Maître... me répond Juliette.

Pour la faire taire, j'ajuste la fessée sur sa cuisse mais mes doigts atterrissent sur ses grandes lèvres, provoquant chez elle comme une décharge électrique. Je me mets à genoux entre elles, légèrement en arrière ; j'ai ainsi une vision des deux postérieurs, mais aussi des deux visages. Je les vois sourire. Mes mains se posent sur les fessiers rougis pour caresser les deux femmes en même temps. Je descends dans les raies culières, grattant du bout du doigt l'anus de chacune d'elles au passage et enfile directement deux doigts dans chacune des chattes trempées. Les deux demoiselles gémissent à l'unisson et adoptent le même rythme de respiration au fur et à mesure que j'accélère la vitesse de mon doigtage.

Les deux visages sont posés sur le sol et tournés vers moi ; Juliette se lèche les lèvres en regardant intensément ma queue qu'elle n'a pas encore goûtée. J'avance mon bassin pour lui permettre de

prendre mon sexe dans sa bouche. Virginie, qui a vu ce que je fais, proteste :

— Bah alors, et moi ?

Juliette lâche ma queue qu'elle avait plongée loin dans sa gorge et lui répond :

— Comme dans la pub de *Kinder Bueno* : on partage ?

Et elles se mettent à me sucer de concert, l'une m'avalant presque pendant que l'autre lèche ma paire de boules. C'est divin, deux sœurs qui vous mangent la queue pendant que vous leur caressez la chatte ! Que demander de plus ?

Je n'en peux plus de leurs caresses, et pour ne pas jouir de suite je me retire malgré leurs protestations. Je me recule et me penche sur le cul de ma jolie maîtresse que je me mets à lécher dans tous les recoins avec avidité. Je passe de son clitoris à son anus pour lui donner le plus de plaisir possible pendant que ma main continue de fouiller le sexe de sa sœur.

Juliette se tourne de nouveau et échappe à ma main ; elle se penche et recommence à me sucer, quasiment allongée sur le sol. Virginie, toute à son plaisir, ne l'a pas vue changer de position et reste les fesses en l'air à la merci de ma bouche qui va de plus en plus vite, de plus en plus profondément, cherchant à la faire jouir.

La voyant prête à exploser sous mes caresses, je cesse le jeu de ma langue, retire ma bite de la bouche de sa sœur et l'enfile directement au plus profond de son sexe dégoulinant. Juliette, se voyant privée de son jouet, soupire et vient regarder par-dessus le fessier de sa frangine mon sexe qui la pilonne. Elle se tourne vers le lit de Virginie et cherche un objet sous l'oreiller d'où elle ressort un gode rose de taille identique à mon sexe et se met à le sucer juste au-dessus des reins de ma belle. Sa bouche inonde l'objet en plastique de sa bave ; elle se penche au-dessus des fesses de Virginie, crache un peu de salive sur son anus puis commence à y introduire le morceau de plastique rose.

Virginie tend ses fesses a cette double pénétration et râle de plaisir sous les coups de boutoir qui maintenant ramonent ses deux orifices. La sensation de cette double pénétration est pour moi divine ; même si je me sens un peu à l'étroit, j'ai une folle envie de défoncer l'orifice où je m'agite. Je m'active donc avec force dans ma belle. Elle n'est pas longue à jouir dans un long cri de délivrance, s'affalant sur la moquette, pantelante.

Elle m'a laissé la bite raide et en pleine forme ; qu'à cela ne tienne, j'attrape Juliette par la hanche, la positionne comme sa sœur pour reprendre mon action là où je l'avais laissée mais, à ma grande surprise, la place a déjà été investie par le gode abandonné par Virginie, et la demoiselle me tend ses fesses pour une sodomie de bon aloi.

Je ne me fais pas prier et enfonce mon pieu de chair dans la rosette si gentiment offerte. La sensation est tout aussi agréable que lors de la précédente pénétration ; je sens le gode s'activer de l'autre côté de la paroi qui sépare les deux conduits et je commence un ramonage profond, rapide et sans pitié.

Virginie, qui a repris ses esprits, glisse sa tête entre mes cuisses et se met à me gober les boules. Je n'y tiens plus ; c'est tellement bon que je jouis brutalement dans le cul de Juliette qui me rejoint instantanément dans un long cri. Ma queue est éjectée du conduit anal tant elle serre fort son vagin autour du godemichet, et Virginie s'empare de ma bite pour aspirer de mon gland les dernières gouttes de sperme qui s'en échappent. Elle m'avale et me pompe si bien que j'ai un deuxième orgasme et décharge encore une fois dans le fond de sa bouche les dernières gouttes de ma semence.

— Déjà fini ? Mais on vient juste de commencer ! s'exclame Virginie.

— Mais non : il va recharger ses batteries et on remet ça ! lui répond Juliette.

— Alors à genoux, mes petites chiennes : vous n'avez pas écouté mes consignes, je vais devoir vous punir.

Je récupère les liens qu'elles ont utilisés et attache l'une et l'autre aux barreaux de la tête de lit, Virginie sur le ventre, Juliette sur le dos.

— Où étiez-vous cet après-midi quand vous avez pris la photo ?

Juliette me répond :

— Dans une cabine d'essayage.

Je frappe sa cuisse du plat de la main et lui ordonne :

— Tu dois m'appeler « mon Maître » et être précise dans ta réponse !

— Dans la cabine d'essayage d'un sex-shop, mon Maître.

— Et qu'avez-vous essayé ?

C'est Virginie qui répond :

— Des sextoys, mon Maître.

— Et ils sont où ?

— Dans un sac sous le lit, mon Maître, me renseigne Juliette.

Je me penche et trouve le sac ; à l'intérieur, un gode rose comme celui déjà utilisé et deux œufs vibrants à télécommande. Il y a aussi de la lingerie très sexy et un bâillon pour chacune d'elles.

— Je vois que vous avez prévu de vous amuser...

— Oh oui, mon Maître ! me répondent-elles ensemble.

— Eh bien je vais commencer, puis j'irai prendre ma douche. Je mangerais bien un bout aussi.

Je m'approche des deux jeunes femmes à ma merci. Je leur passe le bâillon pour les forcer au silence, leur bande également les yeux, puis je m'approche des sexes détrempés par nos précédents jeux. Je fouille chacune d'elle de ma main et introduis un œuf dans chaque vagin. Je règle les deux télécommandes sur vibration minimum et les range dans la poche de mon jean que je ramasse à l'entrée de la chambre. Avant de sortir, j'ajoute :

— Je vous laisse jouir un moment ; je vais me doucher et manger quelque chose... il faut bien que je recharge mes batteries !

Je suis un peu salaud sur ce coup-là, mais il faut vraiment que j'avale quelques aliments et me repose un peu ces deux diablesses m'ont épuisé.

Après avoir pris tranquillement une douche, je me suis habillé, visité le rez-de-chaussée à la recherche d'objets utiles pour la suite, et suis allé me servir dans la cuisine. Un ou deux fruits plus tard, je remonte dans la chambre le plus discrètement possible afin d'observer de plus près l'avancement des événements.

Ce que je découvre est tout simplement délicieusement bandant : mes deux nymphes ont réussi à se tourner l'une vers l'autre et sont en train de frotter leurs clitoris l'un contre l'autre, les jambes de l'une passant entre celles de l'autre. Elles se frottent vite, preuve que la vibration ne suffit pas à les faire jouir mais seulement à les exciter. Le rythme de leur bassin s'accélère encore et je les entends gémir. Je prends les deux télécommandes et d'un coup enclenche la vitesse maxi. La réaction des deux femmes est immédiate : elles cessent leur *frotti-frotta* pour se concentrer sur l'œuf qui maintenant doit leur donner des sensations plus puissantes dans le bas-ventre. Elles se pâment, ne retiennent pas leur jouissance, et je les vois se relâcher, le souffle coupé... deux secondes à peine car la machine continue inlassablement à vibrer.

Je m'approche d'elles. Juliette tourne la tête dans ma direction, car même si elle ne peut pas me voir, elle a dû m'entendre. Je pose ma main sur sa cuisse, baisse l'intensité du jouet et me penche à son oreille :

— Pas un son ne doit sortir de ta bouche. Je vais enlever le bâillon. Laisse-moi faire ce que je veux et continue à aider Virginie à prendre du plaisir.

Je défais le tissu qui recouvre sa bouche, baisse mon pantalon et fourre ma queue entre ses lèvres. Je l'enfonce sans difficulté au plus profond de sa gorge et commence de lents allers et retours de toute la longueur de mon sexe, presque jusqu'à sortir. Mes mouvements sont lents et amples, et je ressens divinement chaque portion de

mon sexe entre ses lèvres. De ma main j'appuie sur ses fesses pour que son clitoris continue à frotter celui de Virginie. J'ai remis un peu plus de vibrations dans l'œuf qui ne les a pas quittées, et les deux femmes repartent vers un orgasme au diapason.

Je vois ma Virginie trembler et se recroqueviller pour échapper à la vibration insoutenable qui envahit son ventre. Juliette serre les lèvres sur ma bite au moment où elle jouit.

La bite toujours tendue, je quitte le doux écrin qu'est la bouche de Juliette et leur annonce :

— Alors, mes petites chiennes, vous en avez assez de cette punition ? Encore un petit effort et je vous libère.

Je desserre les liens de Virginie et la fais s'allonger sur Juliette, maintenant sur le ventre. Devant moi, les deux femmes l'une sur l'autre me présentent quatre orifices trempés. Je retire les œufs, me positionne debout derrière elles et commence à enfoncer mon sexe bien raide dans l'anus de Virginie puis, une fois au fond, je ressors et honore son vagin que je quitte bientôt pour enfiler le cul de Juliette, et enfin c'est au tour de son sexe. Je reprends la même opération en remontant, gratifiant chaque orifice de plus nombreux coup de bite à chaque introduction.

Après quelques minutes de ce traitement fantasmatique, je me rends compte que je ne les ferai pas jouir ainsi ; il me faut de l'aide. J'attrape les godemichets roses que j'enfile dans chacun des anus à ma disposition et me contente d'honorer les deux chattes ouvertes, lubrifiées et rougies par l'excitation et les jouissances répétées. Mes deux petites chiennes sont haletantes, alors je continue de plus belle mes coups de boutoir dans l'une et l'autre, poussant dès que je le peux les godes plus loin dans les petits culs.

Leur jouissance, comme la mienne, ne se font pas attendre ; elles se laissent aller et je regarde leur cyprine inonder les deux corps. Pour ne pas faire de jalousie, je sors mon sexe du dernier orifice et balance ma semence sur les deux fentes dégoulinantes.

Chapitre 10

Les deux sœurs m'ont donné leur corps pendant tout le week-end end, et je suis las et repu. Je vous passe les détails de ces deux jours tant elles ont fait preuve, l'une comme l'autre, d'imagination et d'inventivité pour notre plaisir à tous les trois.

Je me sans pourtant mal. Même si le jeu m'a beaucoup amusé ces dernières semaines, nous avons, avec ce week-end de sexe, atteint le paroxysme de cette relation légèrement triviale et – je dois le dire – je ne pense pas pouvoir aller plus loin dans la perversion avec Virginie. Non pas que je ne la sente pas capable de faire encore plus imaginatif, mais simplement que nous prenons un chemin qui n'est pas celui que je souhaitais. À bien y regarder, je suis épris de cette femme et je n'ai pas envie de la partager avec qui que ce soit, quand bien même il s'agit de sa propre sœur.

Et c'est avec cette pensée majeure à l'esprit que je reprends le chemin de mon bureau ce lundi matin, bien décidé à lui parler de ce que je ressens. Quitte à la froisser en lui disant que je souhaite une relation, certes hors du commun, mais exclusive.

La Chevrolet 1969 qui est dans le garage me rend le sourire ; j'adore conduire cette voiture. Je m'installe sur le siège en skaï noir, mais elle refuse obstinément de démarrer. J'abandonne alors la place sans même ouvrir le capot. Décidément, pas de chance ! Je retourne dans l'entrée, prends mes affaires de moto et pousse le 1100 Dragstar dehors. Le gros custom japonais pétarade sans problème et je l'enfourche avec un soupir de réconfort.

C'est donc avec mon casque sous le bras que je pénètre dans les locaux de ma société au même instant que ma belle, qui arrive en courant pour essayer de combler son retard sur l'horaire d'embauche habituel. Elle me regarde de la tête aux pieds, semblant surprise de me voir en tenue de motard, mais elle ne dit pas un mot en s'engouffre dans l'ascenseur sans même m'attendre. Malgré mes idées presque noires de ce matin, je me sens en forme et entreprends d'accéder à mon troisième étage par l'escalier.

Arrivé au deuxième, la porte palière s'ouvre à la volée et Virginie, toujours en train de courir apparaît, fonce vers moi et me prend par la main. Elle m'entraîne en dévalant les escaliers vers le sous-sol. Je la suis en courant également et me retrouve avec elle dans le parking souterrain que presque personne n'utilise (à part moi pour garer la Camaro et ma moto).

À peine la porte passée, elle se jette sur moi et m'embrasse à pleine bouche. Petit à petit, elle recule, me tenant toujours par le col jusqu'à se retrouver assise sur la selle de ma moto, sans jamais me lâcher et en me roulant la pelle du siècle.

— J'ai toujours rêvé de me faire baiser par un motard sur son engin... me glisse-t-elle à l'oreille.

— Y aurait-il un gage que j'ai raté ? je demande innocemment.

Elle ne prend même pas le temps de me répondre et entreprend de défaire les boutons de mon jean.

— Non, mais je crève d'envie de ta belle queue... me susurre-t-elle.

— Eh bien, belle demoiselle, il va te falloir patienter un peu : j'assouvirai volontiers ce fantasme, mais seulement après avoir posé mes conditions... et puis je vais être en retard : on est lundi, et j'ai rendez-vous avec ta jolie responsable.

Elle prend un air de petite fille à qui on aurait volé son jouet et ajoute :

— Tu va me laisser comme ça ? Toute mouillée et seule ?

— Oui, ma douce. Pour l'instant, il me faut aller contempler les douces formes de ta rouquine de chef.

Franchement dépitée, elle tourne les talons et me lance :

— Quand tu seras décidé, il sera peut-être trop tard !

J'ai tenté un coup ; on va voir si le poisson mord : si elle partage mon attachement, ceci ne sera qu'un test, sinon il me faudra revoir ma copie.

Après plusieurs heures de boulot, de rendez-vous et de coups de fil, ma tête est de nouveau emplie de Virginie. Je pense à elle et à tous ces moments intenses avec elle.

Message sur mon portable alors que je suis en ligne avec un de mes gros clients : « Quels sont les conditions dont tu as parlé ce matin ? » Au moins, elle a relevé cette partie du discours, et pas seulement mon pseudo-manque d'envie dans le parking. Je dis bien « pseudo », car elle m'a fait bander dur, la belle, mais je me suis bien gardé de le lui dire. Et puis j'avais vraiment rendez-vous avec sa rouquine de chef (que je trouve fort à mon goût, mais qui me semble bien coincée) et j'ai passé plus de deux heures avec elle sur quelques dossiers « tordus » dont j'ai la spécialité.

Je raccroche mon téléphone et rédige une réponse : « Une question, une réponse, un gage : c'est le jeu. Ma condition (car il n'y en a qu'une seule), c'est que dorénavant il n'y aura que moi dans ta vie sexuelle. » Réponse simple, directe et sans détours. Je pose ma condition, espérant qu'elle approuvera la direction dans laquelle je souhaite mener notre relation.

Après quelques minutes, nouveau SMS : « C'est quoi, le gage ? » Une nouvelle fois, elle me laisse avec mes doutes et se contente de relancer le jeu. « En rentrant chez toi ce soir, je te veux nue et offerte dans ta chambre, soumise et prête, les yeux bandés. » Je pousse le vice au plus loin en ajoutant : « Tu seras punie pour tes fautes ! »

Le reste de la journée va être long. Pour ne pas trop penser à la soirée à venir, je me plonge dans le boulot. Vers 16 heures, la

jolie Christine – un peu coincée – du service clientèle entre dans mon bureau, m'apportant un peu d'air parfumé et d'autres pensées que celles que j'ai envers ma Virginie. La jolie rouquine referme la porte derrière elle et me dévisage un instant.

Elle est comme souvent habillée d'une large jupe qui descend sous le genou, d'un haut noir près du corps et d'une paire de ballerines assorties. Elle a la peau très claire et de beaux yeux verts, un joli et fin visage encadré par ses longs cheveux roux. Je l'ai toujours trouvée canon, cette fille, mais elle est vraiment coincée, et même dans sa manière de s'exprimer je la trouve précieuse et un peu pédante.

Elle me fixe droit dans les yeux ; je vois ses joues se colorer de rose, mais elle soutient mon regard. D'un coup et toujours sans un mot, elle baisse les yeux, fuyant mon regard appuyé. Elle est toute rouge, et je profite de cet instant pour essayer de deviner ses formes : une paire de petits seins, des hanches marquées mais sans bourrelets, et une peau qui donne envie de croquer dedans. Je me prends à l'imaginer nue, et cette fois c'est moi qui rougis. Je lui dis :

— Tu voulais me demander quelque chose ?

— ... Euh, non... Si... En fait, je reviendrai plus tard.

Elle est troublée ; pourtant, je n'ai rien fait de particulier. Je la regarde tourner les talons et essaie, cette fois-ci, d'imaginer ses fesses sous la jupe trop large. Sans succès. Je crois que si... Eh bien, il y aurait matière à... (c'est là un autre fantasme que je raconterai plus tard). Après cet intermède rafraîchissant, j'ai du mal à reprendre mon sérieux. Je décide de sortir faire quelques courses avant d'aller rejoindre ma belle.

Ceci fait, la journée a bien avancé et je file chez cette dernière, motivé et la queue déjà bien raide à l'idée de la retrouver.

Je ne me suis pas trompé ; elle est comme je l'attendais : nue, agenouillée sur le lit, les fesses tournées vers la porte de la chambre, un bandeau sur les yeux et – comble du fantasme – elle s'est attaché

les poignets ensemble à la tête de lit. Nue, offerte et soumise. Comme je le rêvais.

Je ne fais pas de bruit en entrant dans la chambre et tourne autour du lit pour la regarder. Je la dévore littéralement des yeux. Elle est belle, ainsi offerte à mon désir... Je regarde son joli visage posé sur l'oreiller ; malgré le bandeau qui recouvre ses jolis yeux, je la trouve belle. Elle l'est encore plus quand elle jouit ; sa nuque fine et ses cheveux soyeux qui la cachent partiellement, son dos sans défaut que j'ai souvent envie de caresser, ses seins que je découvre écrasés sous elle mais que je sais lourds, volumineux et pourtant bien fermes. Et pour finir, cette chute de reins et ce fessier magnifique dans lequel j'ai envie de croquer. Oui, elle est belle.

De ma main j'effleure sa fesse, remontant doucement sur son dos jusqu'à sa nuque. Ma main se perd dans sa chevelure puis redescend sur son flanc en direction de ses seins. À l'approche de mes doigts elle se redresse un peu, me donnant accès à ses tétons. J'effleure juste leur bout sans m'y attarder. Ma main repart à l'assaut de sa peau, tout en douceur et en effleurements. J'évite soigneusement de toucher les zones les plus sexuelles. Je glisse ma main entre ses cuisses qu'elle a écartées doucement ; j'en caresse l'intérieur, cette zone où la peau est encore plus douce, jusqu'au creux du genou. Je remonte à l'intérieur de l'autre cuisse, passe sous la fesse (encore une zone particulièrement douce) puis file vers le haut de la fesse – l'entrée de la raie culière est une zone que je trouve érogène – mais je ne m'y attarde pas non plus. Comme elle a redressé son buste, ses seins pendent, et je viens caresser la peau si douce sous et entre les seins pour enfin caresser son ventre jusqu'au pubis.

Ces caresses simples semblent la mettre en émoi car je la sens en attente de la suivante. Sa respiration s'est légèrement accélérée, et tout en continuant ces effleurements je constate que sa fente s'est humidifiée. Je pose un doigt sur ses lèvres. Elle sort le bout de sa langue et commence doucement à le lécher, puis petit à petit

elle l'aspire plus profondément dans sa bouche, le suçant comme elle le ferait de ma queue, qui est d'ailleurs de plus en plus à l'étroit dans mon jean. De mon autre main j'ai saisi une poignée de ses cheveux et imprime le mouvement d'une fellation à sa tête.

La scène est pour moi divinement excitante.

Doucement, sans brusquer les choses et toujours en silence, je passe entre ses fesses le doigt qu'elle a mouillé. Je descends doucement, effleurant à peine la corolle brune de son anus, écarte délicatement les lèvres humides de son sexe et introduis mon doigt dans son antre. J'avance lentement, appréciant la chaleur et l'humidité des lieux. Le parfum de son sexe m'enivre.

Elle a écarté un peu ses genoux pour me faciliter l'introduction. Je fais quelques allers et retours au plus profond de son vagin puis retire mon doigt trempé de sa mouille. Je le porte à ses lèvres pour lui faire goûter son propre désir, puis je me recule et prends dans mes affaires un objet acheté en fin d'après-midi ; il s'agit d'une sorte de fouet dont les lanières sont faites de crin (de cheval ?) soyeux. Je n'en connais pas le nom ; je le nommerai donc fouet de crin. Je pose le crin sur ses fesses et reste ainsi immobile un instant.

La matière est soyeuse et douce. Je la prends aux épaules et la fais se retourner, s'allonger sur le dos les bras (toujours liés à la tête de lit) au-dessus de la tête. Je promène le crin sur son sexe, remonte sur son ventre puis ses seins. Je frappe ses mamelons avec le crin. Aucune douleur, bien sûr ; juste une caresse soyeuse sur les bouts turgescents. Je m'applique à honorer chacun de ses superbes seins du même nombre de coups jusqu'à obtenir qu'ils se dressent fièrement. Elle commence à se tortiller essayant d'échapper à la caresse.

Je la repositionne sur les genoux et fais glisser les crins sur ses deux globes fessiers, puis je frappe la fesse. Ce geste ne peut provoquer aucune douleur. Je recommence encore une fois, m'appliquant à faire frotter les crins sur ses lèvres humides et sa pastille anale.

Je continue de frapper son sexe et ses fesses ainsi pendant plusieurs minutes, et je me rends compte qu'elle apprécie la caresse : elle se tortille, cherchant à prendre plus de plaisir à ces frottements qui doivent commencer à la « chatouiller ». Ce traitement l'excite ; sa respiration est rapide, elle mouille abondamment, et je me délecte de la voir se trémousser sous les coups de ce nouveau jouet. Je m'arrête un instant, glisse un doigt dans sa fente détrempée et demande :

— Il semblerait que tu aimes ce que je fais : tu es trempée. Tu aimes ça ?

— Oui.

Je recommence à flageller son sexe avec les crins.

— Je n'ai pas entendu ta réponse !

— Oui, mon Maître.

— Voila qui est bien mieux.

Je cesse le traitement que je lui infligeais jusque là et promène maintenant le manche de ce jouet le long de sa chatte humide, écartant les lèvres, appuyant doucement sur son clitoris, puis je remonte sur son anus, en frotte un peu l'entrée fermée avant de redescendre vers son vagin. J'y introduis l'extrémité de ce manche sur quelques millimètres, jouant à l'entrée de son antre ; je ne l'enfonce pas plus et m'amuse à le promener de haut en bas, pénétrant parfois de quelques millimètres seulement son sexe qui petit à petit s'ouvre. Je me penche pour souffler sur son clitoris tout en jouant avec ce godemichet improvisé ; encore une fois elle se déhanche, cherchant la pénétration et la satisfaction de ce désir que je sens enfler en elle.

Je coince le fouet entre ses talons que je resserre pour le maintenir érigé, improvisant un sexe dressé entre ses cuisses qui effleure ses grandes lèvres. Le godemichet improvisé arrive juste à l'entrée de son sexe. En se redressant un peu, elle pourrait le faire entrer au plus profond d'elle-même ; cependant, comme elle est toujours attachée à la tête de lit, elle ne peut que se redresser à moitié, et

du coup l'objet ne peut qu'entrer sur 3 ou 4 centimètres. Elle essaie pendant un moment de se satisfaire de cette pseudo-pénétration en faisant des mouvements de bassin appuyés sur le bout du fouet ; mais, souhaitant la garder en haleine, je ne la laisse pas jouer. Je déboutonne mon jean, retire mes vêtements, m'agenouille sur le lit à hauteur de son visage et appuie sur sa tête pour amener ses lèvres sur ma queue et l'empêcher de s'empaler sur le sexe en plastique.

— Tu aimes sucer ma queue ?

— Oui, mon Maître.

— Tu aimes être ma petite chienne soumise ?

— Oui, mon Maître.

Ce regain de soumission m'excite et ma queue prend une vigueur nouvelle, enflant contre ses lèvres qui commencent à m'embrasser.

— Tu sais ce que j'aime quand je suis dans ta bouche ; alors fais ce que j'aime.

Elle ne peut répondre, ayant englouti ma queue presque jusqu'à la garde. Un long moment je la regarde déguster mon sexe ; et même avec sa bouche déformée par ce dernier, je la trouve divine.

Elle sait me satisfaire avec sa bouche, et je retiens difficilement mon envie de venir immédiatement dans sa gorge. Elle s'applique à lécher et sucer ma queue et mes boules de la manière la plus torride que je puisse imaginer. Elle enduit mon sexe de salive, l'avale presque entièrement, passe sa langue partout où les sensations sont les plus délicieuses. Elle y prend visiblement du plaisir car elle pousse de petits gémissements divinement excitants. Je sais que le fait de me donner du plaisir lui en procure également ; ajouté à cet objet qui la pénètre à peine, elle est au bord de la jouissance. Moi aussi. Et plutôt que de me retenir, je sors ma queue de la douceur de sa bouche et je jouis sur son visage, déchargeant pour la première fois sur ce joli minois. Deux longues traînées viennent décorer sa peau douce et blanche.

— Merveilleux plaisir que celui que tu viens de me donner ; je vais maintenant prendre soin de te rendre la pareille. Mais avant

cela, je dois te poser une question : souhaites-tu que nous soyons plus que des amants ?

Elle gémit encore doucement et dit dans un murmure :

— Ne le sommes-nous pas déjà un peu ? Oui, mon homme, mon chéri, mon Maître : je veux être ta chérie, ta petite chienne soumise, ta maîtresse. Je serai ce que tu veux. Mais pour le moment, ne me laisse pas ainsi...

Je n'en avais pas l'intention. Je suis heureux car elle a dit ce que j'attendais d'elle, de la manière la plus complète que je pouvais attendre.

Je retire l'objet qui lui ouvrait délicatement le sexe et viens poser ma bouche sur ce puits ruisselant de désir. Elle se cambre pour me faciliter l'accès et laisse échapper un long soupir. Je glisse ma langue dans sa vulve pour y recueillir le jus de son plaisir. Ma langue explore le plus profondément possible son antre, puis elle va cueillir son bouton de plaisir, le faisant sortir un peu plus de sa cachette. Je l'aspire et le suçote délicatement. L'orgasme si longtemps contenu se libère d'un coup et elle se laisse aller à la jouissance dans un long râle.

J'attrape ses fesses à pleines mains et les écarte pour découvrir la rondelle sombre de son anus. Ne lui laissant pas de répit après cette première jouissance, je commence à lécher cette zone à grands coups de langue. Dans le même mouvement, j'enfonce un doigt dans son sexe brûlant et je masse son clitoris avec mon pouce ; elle râle et gémit sous ce nouvel assaut de caresses. Le bout de ma langue entre dans son petit orifice encore serré, et ce sont maintenant deux doigts qui la fouillent sans ménagement.

Ma queue ayant repris de la vigueur, je me glisse sous elle afin qu'elle recommence à me sucer. J'adore sentir sa langue sur ma hampe. Ainsi installé dans un simple 69, je dévore son sexe et son anus tandis qu'elle avale goulûment ma queue.

Je ne veux pas jouir ainsi, alors j'appuie sur ses hanches pour la faire glisser sur mon torse puis avancer sur mon ventre. Arrivée

à hauteur de mon pubis, elle se soulève un peu et vient s'empaler sur mon sexe bien raide. En un mouvement rapide, elle enfile ma bite au fond d'elle et se met à onduler du bassin tout en gémissant. Placé comme je le suis, j'ai une vue imprenable sur son dos et ses fesses. Je glisse un doigt entre ses globes et viens chatouiller son anus ; elle accélère ses mouvements.

Elle s'est accroupie, et maintenant elle monte et descend le long de la colonne de chair. Mon doigt, rejoint par un confrère, reste immobile sur mon pubis, et c'est elle qui s'empale sur eux. Prise des deux côtés, elle crie de plus en plus fort. Elle sort mon sexe du sien, et d'un mouvement de bassin contrôlé place mon gland à l'entrée de son cul. Elle pousse d'un coup, et je me retrouve dans cet autre conduit plus étroit. Elle me dit :

— J'ai les mains liées ; caresse-moi la chatte.

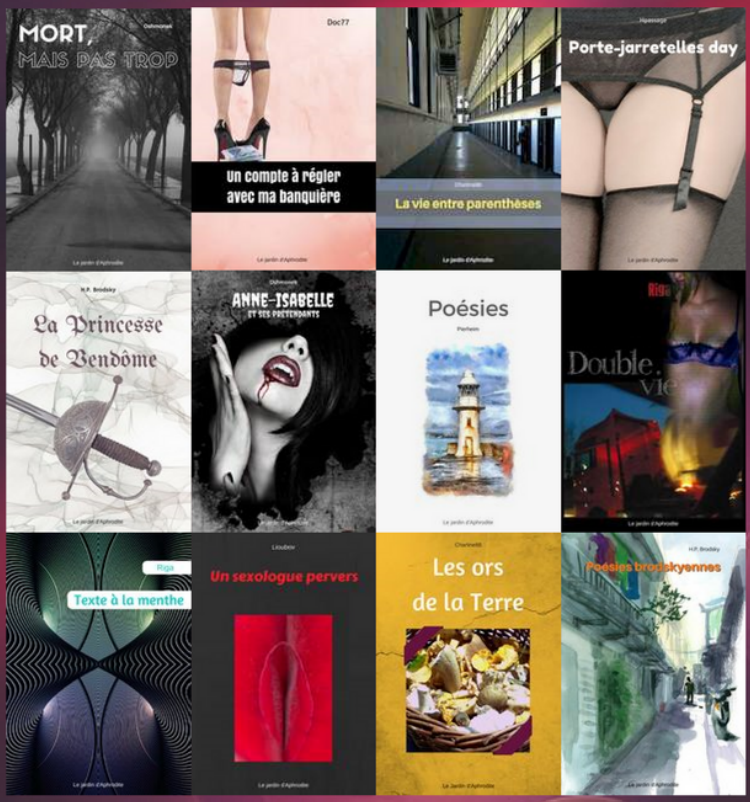
Sans même lui répondre, j'obtempère et me mets à lui frotter le clitoris avec vigueur. C'en est trop pour l'un comme pour l'autre, et nous jouissons en un bel ensemble au moment même où je lui presse un sein de ma main encore libre. Elle serre les cuisses sur ma main qui la masturbe, contracte son vagin et les muscles de son anus, et les tremblements qui l'agitent me laissent penser qu'elle a un orgasme puissant. Je me libère en elle avec un long râle alors qu'elle crie son plaisir comme elle ne l'a jamais encore fait. Si elle a des voisins, ils savent que nous sommes en pleine jouissance !

Elle se laisse tomber en avant, libérant mon sexe et un flot de sperme qui ruisselle de son anus sur ma bite encore raide et rougie de plaisir. Je me relève et défais les liens qui l'entravaient depuis le début de nos ébats. Je lui retire son bandeau et l'embrasse amoureusement sur la bouche. Qu'elle est belle quand elle a joui !

— Fais-moi l'amour comme cela tout le reste de notre vie... dit-elle dans un souffle.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite